

Lise MARCY

Les lois de l'amour

L'appel à la cour

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1118-0

© Lise MARCY

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Remerciements

- À Christelle qui m'a donné le courage d'écrire l'histoire qui me tenait tant à cœur et pour toutes les heures qu'elle a passé à me lire, me corriger et me conseiller pour de nombreuses scènes. Tu es une amie formidable. Merci encore de tout cœur.

- À ma sœur Stelly, pour ses précieuses corrections et pour avoir elle aussi cru en moi, en mon projet.

- À mon chéri, Flavien, pour toutes les heures que j'ai passées à écrire, me lire, me corriger et à travailler sur mon projet au lieu de profiter de lui et de nos filles.

- À mes amis Nadège, Martine, Pierre, Madjid, qui m'ont corrigée, un clin d'œil particulier à Elodie qui a passé des heures à le faire de son téléphone portable. Je t'adore copine.

- À mes amis Roseline, Amandine, Virginie, Syndhia, Vincent, Alima, Valérie et Hervé qui m'ont lue et encouragée à concrétiser mon projet.

- À ma mère Renélise, qui croit en sa fille et qui m'a soutenue dans ce projet.

Chapitre 1

Ce matin, je débute pour mon premier jour de stage dans l'un des cabinets d'avocats les plus prestigieux de Paris. Je me souviens encore de la manière dont j'ai réussie à avoir ce stage.

J'ai toujours été une élève studieuse. Avec une mère professeur, comment cela aurait-il pu être différent ? Toujours première de ma classe de la maternelle au lycée. Un baccalauréat économique et social en poche, mention TB¹, m'avait permis d'être prise à Dauphine. Je me revoyais le jour des résultats du bac : après une longue attente, le 7 juillet était enfin arrivé et je me délectais de voir mon nom et la mention qui allait de pair. Une joie immense m'avait envahie, non pas que je doutais de moi, je savais que j'aurais la mention TB - n'y voyez aucune prétention de ma part – mais je voulais juste exprimer mon bonheur parce que je m'étais donnée les moyens de réussir. Je pensais enfin à cette liberté qui m'attendait : quitter la maison ! J'adore bien évidemment mes parents mais je voulais partir de Montpellier, pour aller à Paris, cette ville magnifique et romantique que j'aime tant. Nous l'avons visitée de nombreuses fois et j'ai toujours su que j'y vivrai un jour. Mes parents ont eu du mal à s'y faire mais ont été formidables et m'ont laissée partir avec comme seule condition de revenir souvent les voir. À moi la liberté, et quelle liberté!

¹

Très bien

Depuis toujours, je ne vis que pour mes études, mes années fac ayant été tout aussi brillantes que ma scolarité dans le secondaire. N'ayant que mon Master I avec une spécialisation en droit en poche, je me suis inscrite à l'École de Formation du Barreau de la Cour de Paris avant la fin de mon cursus car je me sentais prête et ma meilleure amie Aurore, m'a bien aidée à le préparer. J'ai eu raison, mes résultats au concours d'entrée étaient tout à fait honorables, surtout que mes parents étaient persuadés que je ne réussirais pas le concours en le tentant si tôt. La plupart des candidats avaient déjà validé le Master II ou étaient docteur en droit, je n'avais donc qu'une infime chance de le réussir aussi tôt dans mon apprentissage. Durant ma première année de formation, j'ai travaillé en parallèle sur mon Master II que j'ai obtenu. À 22 ans, je suis inscrite à l'EFB depuis un an, j'ai débuté mon premier semestre par le projet pédagogique individuel et poursuivi les six mois suivants par l'acquisition des fondamentaux. Il ne me reste que le stage de six mois à faire et réussir les examens de fin de formation pour enfin avoir le statut d'avocate.

En ce qui concerne le stage, j'ai postulé dans seulement deux cabinets, mes proches en ont, d'ailleurs, été surpris. Nos professeurs nous avaient conseillés de postuler auprès d'une dizaine de cabinets, mais en ce qui me concernait, seuls ces deux-là me plaisaient. Je refusais de renier ce que j'étais pour me vendre au plus offrant. Le destin m'a donné raison car j'ai obtenu un entretien aux deux. J'ai passé ceux-ci en octobre dernier. Le jour du premier entretien, j'étais arrivée à l'agence qui procédait au recrutement des stagiaires pour le cabinet Lafont & Valon avec trois quarts d'heure d'avance. J'étais angoissée et j'avais les mains moites car nous étions nombreux ce jour-là. Mon CV² était brillant, ma lettre de motivation

² Curriculum vitae

devait l'être aussi. J'ai l'art et la manière de tourner les phrases pour captiver mes lecteurs paraît-il mais cela ne me rassurait pas pour autant. Les locaux n'étaient pas très grands, ils se situaient à Neuilly. Une secrétaire m'a annoncée. Elle était grande, brune mais quelconque à mon goût, elle devait avoir la trentaine et portait une robe courte qui dévoilait un peu trop ses jambes. Ces dernières semblaient cependant attirer les hommes présents qui postulaient pour le stage.

Je me suis retrouvée dans une grande salle de classe, dont les murs auraient bien eu besoin d'être rafraîchis. Il y avait des petits bureaux individuels sur lesquels nos noms étaient inscrits, je me suis installée à celui qu'on m'a attribué et me suis mise à composer sur un test de culture générale et une épreuve de synthèse sur le droit des entreprises et de succession. L'ensemble a duré quatre heures. Puis, j'ai attendu pour l'entretien avec la DRH³. J'ai appris de nombreuses choses sur les deux cabinets qui m'intéressaient. Je me suis renseignée sur leur façon de travailler, leur taille, et les clients qu'ils représentaient entre autres. Je les ai choisis pour leur prestige et parce que j'aimais leur façon de travailler. L'un représentait les familles les plus riches de France et l'autre les politiques. Je comptais mettre à profit ce stage pour apprendre et pouvoir monter mon cabinet d'ici quelques années.

La directrice des ressources humaines m'a accueillie avec un regard bienveillant. J'avais le sentiment que mon profil lui plaisait. Son sourire semblait franc. Elle devait avoir la quarantaine, blonde, cheveux courts et yeux noirs. Elle était un peu enrobée et portait un tailleur jupe longue et des talons hauts qui l'affinaient légèrement. Cette femme savait parfaitement se mettre en valeur. Son espace de travail contrastait avec le bâtiment qui paraissait froid, son bureau

³ Directrice des Ressources Humaines

était noir et les fauteuils de la même couleur semblaient confortables et mettaient les gens à l'aise. Il y avait une armoire et une bibliothèque avec de nombreux dossiers. Les murs étaient propres, couleur blanc cassé. Elle m'indiqua le fauteuil où m'asseoir. J'étais impatiente d'être en entretien puisque cela faisait une heure que je patientais.

— Bonjour Mademoiselle Cholat. Je m'appelle Amélie Janton. Parlez-moi un peu de vous.

— Bonjour Madame Janton. Je recherche un stage pour pouvoir valider ma formation comme vous le savez déjà. J'ai eu mon bac à 16 ans et demi. Je suis sportive, ce qui a développé mon esprit de compétition. Je sais travailler seule et en équipe. J'apprends aussi très vite, et lorsque je ne suis pas certaine de quelque chose, je préfère ne pas proposer de réponse fausse, je la chercherai et ne la proposerai qu'après l'avoir assurément trouvée.

— Pourriez-vous me dire les raisons pour lesquelles vous convoitez le cabinet Lafont & Valon ? Vous savez que ce cabinet est prestigieux et que vous êtes nombreux à vouloir y travailler ?

— Je le sais pertinemment. Mais j'estime que travailler avec Monsieur Lafont m'apportera une grande expérience. Je suis quelqu'un d'ambitieux. En effet, je l'ai rencontré lors d'une conférence dont il était l'invité il y a quelques années, ce jour-là, il a ôté tous mes doutes sur la profession ; il est intègre et cela se sent dans ses propos. Je veux moi aussi être une avocate intègre et je suis, en outre, persuadée que grâce à lui, j'apprendrai toutes les ficelles pour devenir une grande avocate et créer mon propre cabinet ou devenir, un jour, associée.

Je savais qu'il était risqué de parler de mes ambitions, dans la mesure où je sous-entendais qu'un jour, je serai une de leurs rivales, mais je tenais à montrer mon « intégrité » dès le départ.

À son attitude, je sentais que j'avais marqué un point. Elle m'a ensuite posé de nombreuses autres questions auxquelles j'ai répondu de manière claire et concise. Nous avons continué sur des aspects plus théoriques du droit en général et une heure plus tard l'entretien prenait fin. J'étais vannée.

J'ai passé ma matinée dans ces locaux et je décidais d'aller manger une glace au Häagen Dass des Champs Elysées qui était relativement proche. Mon second entretien fut tout aussi épuisant sur le plan moral et s'est passé plus ou moins de la même manière. Je fus acceptée dans les deux et appris que mes tests avaient été convaincants. J'ai reçu l'appel de Madame Janton une semaine après le rendez-vous. J'ai finalement opté pour le cabinet Lafont & Valon. Je pensais savoir la raison pour laquelle mon choix s'était porté sur ce cabinet, le beau et ténébreux Xavier Lafont n'y était probablement pas pour rien. Avec ma meilleure amie nous avons écumé plusieurs bars de Paris pour fêter la nouvelle. Puis nous avons été dans un petit restaurant italien, La Scala, dans lequel nous nous sommes régénées de pâtes aux fruits de mer. Nous avons fini par un délicieux sabayon. Aurore m'a invitée. Elle était si heureuse pour moi, je la soupçonnais d'imaginer encore que Monsieur Lafont tomberait sous mon charme.

Mon réveil me ramène à la réalité, je l'ai programmé pour qu'il sonne à 6h, mais je suis réveillée depuis au moins une heure, impatiente que je suis. Je prévois deux heures pour me préparer, une petite demi-heure de trajet et je me laisse une demi-heure de marge. Il est hors de question d'arriver en retard pour mon premier jour.

Je quitte, tout de même, mon lit avec appréhension. Je prends une douche rapide, je m'habille d'un tailleur beige, d'une jupe mi courte, d'un chemisier rouge et de collants

couleur chair. Cette tenue me va à ravir, me dis-je en me contemplant dans le miroir. Je ne suis pas particulièrement grande, ni petite, mon mètre soixante-dix va très bien avec mes 64 kilos. J'ai des formes et mes origines créoles y sont probablement pour quelque chose. Mes cheveux ondulés sont presque secs et semblent soyeux, un coup de brosse et le tour est joué. Mon père étant blond, j'ai hérité de ses cheveux clairs. Je me souviens encore de mes camarades m'appelant « boucles d'or », on ne pouvait pas louper ma crinière très bouclée et de la couleur du blé. Mon regard, avec mes magnifiques yeux bleu gris, encore un héritage de mon père, a quelque chose de déterminé. Ce stage m'ouvrira des portes j'en suis certaine ! Je prends mon petit déjeuner bien que je n'ai pas très faim : des céréales et un peu de lait avec un petit verre de jus d'orange. Cela devrait suffire pour débiter la journée en forme. Je me maquille et me décide enfin à quitter l'appartement. Ma colocataire, qui n'est autre que ma meilleure amie Aurore, que j'ai rencontrée à Dauphine en première année, dort encore. Elle m'a aidée hier soir à ne pas trop stresser et je lui en suis reconnaissante. Je peux toujours compter sur elle lorsque j'en ai besoin.

Il fait beau, le soleil est agréable pour un mois de janvier. Je l'apprécie en marchant en dépit du froid mais je ferme tous les boutons de mon long manteau noir et ajuste mon écharpe car ce n'est pas le moment d'attraper froid. J'atteins rapidement la bouche de métro Brochant sur la ligne 13. Je m'y engouffre, ce matin il me semble que nous sommes moins nombreux que d'habitude. Je ne me plains pas, j'avais pris l'habitude des métros bondés et le voir à moitié vide me plaît bien, je dois l'admettre. Je change de métro et arrive enfin à la station Ranelagh sur la ligne 9, station du cabinet de mon employeur.

Je trouve rapidement les locaux. Nous sommes dans la rue du même nom que l'arrêt de métro. La façade du cabinet dans le 16^{ème} ne dénote pas avec l'architecture du quartier. La devanture est sublime, il y a les plaques avec le nom des propriétaires du Cabinet Lafont & Vallon en lettres d'or. Je pénètre dans les locaux, l'estomac noué. Le mobilier est austère, il semble à la fois rustique et intemporel. Il s'accorde avec l'endroit. Le cabinet a été fondé par les grands parents de mon patron et leurs meilleurs amis. Des couples d'amis avocats qui ont décidé de créer un cabinet ensemble. Tous issus de familles bourgeoises, il ne leur avait pas fallu beaucoup de temps avant d'obtenir la notoriété et l'estime de leurs pairs. Leurs enfants s'étaient mariés dans leur petit cercle d'amis qui s'était agrandi au fil des générations. Les petits enfants, semble-t-il, n'ont pas dérogé à la règle. À croire que les gens de l'extérieur n'avaient aucune possibilité d'atteindre le cœur de ces familles. On se serait cru dans un monde où les mariages arrangés et endogames étaient dans la norme. Pourtant j'avais la conviction que mon patron aimait sa femme plus que tout au monde.

Je repensais au jour où ils étaient venus à Dauphine, ce fameux 7 janvier. Ils étaient les principaux invités de la conférence. J'avais une robe longue en laine avec des manches. Ce jour-là, quand je l'ai rencontré, j'ai eu une sensation qu'aucun homme ne m'avait encore jamais fait ressentir auparavant. Cet homme magnifique avec sa crinière brune, rasé de près, était élancé et marchait tel un félin prêt à attaquer sa proie ; pas étonnant qu'il gagnait la majorité de ses procès ! C'est la seule et unique fois où je l'ai rencontré. Il portait un costume gris clair qui mettait en valeur ses yeux bleus, une chemise rouge et une cravate assortie. Il n'a pas les mêmes yeux que moi, les siens sont plus intenses, plus sévères et il

était parfaitement assorti à la créature brune qui l'accompagnait. Elle aussi portait un tailleur pantalon clair, qui faisait que quiconque les regardait ne pouvait s'empêcher de voir quel couple parfait, ils formaient. Il y avait une telle intensité dans son regard lorsqu'il l'observait que j'en avais été jalouse. Pendant qu'il parlait, son regard a balayé l'amphithéâtre bondé, je n'avais jamais vu autant d'étudiants à une conférence alors que cela faisait presque deux ans et demi que j'étais à la faculté. Je n'en ai d'ailleurs raté aucune. À un moment, nos regards se sont croisés et je me suis sentie rougir, car ses yeux semblaient s'embraser. J'ai eu une impression de brûlure qui m'a fait baisser les yeux. Quelques instants plus tard, en les relevant, je croisais le regard de sa femme et ses yeux m'avaient fait comprendre que je n'avais aucune chance avec son mari. Il venait de se produire une telle alchimie entre nous que j'en fus bouleversée pendant des semaines. Il n'a plus posé les yeux sur moi durant les deux heures qui avaient suivies. Aurore, qui avait aussi assisté à la conférence, m'en a parlé pendant des semaines. Elle était persuadée que je lui avais plu et qu'il s'était passé quelque chose entre nous. Sa femme n'aurait, selon elle, pas eu ce regard-là envers moi si elle-même ne l'avait pas ressenti. À part nous quatre, personne dans l'assemblée n'a vu ou compris ce qui s'était passé.

— Crois-moi Ashley ! Elle devait être morte de jalousie.

— Mais arrête-toi, tu as bien vu comment il la regarde, il est carrément fou d'elle.

— Et alors, un homme reste un homme. Ils sont tous pareils, ils trompent tous leur femme.

— Peut-être mais crois-tu que moi je pourrais accepter une telle relation ?

— Et pourquoi pas ? Il en vaut la peine non ?

Je n'insistais jamais avec elle, car selon elle, elle avait toujours raison.

Aurore a une conception du couple très particulière. Ses parents étaient, d'après elle, très volages et libertins. Je n'imaginai pas mes parents être infidèles cependant. J'avais du mal à comprendre le cynisme dont elle faisait preuve à son âge.

J'ai ressassé pendant des mois ce que j'ai aperçu dans son regard et avec le temps, j'ai fini par me dire que j'avais dû rêver, un homme qui avait un regard aussi émerveillé pour sa femme ne pourrait jamais la tromper ou en aimer une autre.

— Bonjour Mademoiselle. Je m'appelle Arista Palona et je suis la réceptionniste du cabinet. Que puis-je faire pour vous ?

L'hôtesse, me ramène à la réalité. Je me rends compte que j'ai avancé sans m'en apercevoir car je suis à présent devant le comptoir de la réception. Je me sens molle tout d'un coup et ne comprends pas comment mes jambes arrivent à me porter. Pour la première fois depuis près de trois ans, je vais revoir cet homme qui a hanté tant de mes nuits. J'ai rêvé de lui, je l'imaginai romantique, merveilleux amant, et plein de fouge envers moi. Je ne pouvais m'en empêcher bien que je savais que cela n'arriverait jamais. Je ne partageais pas ces rêves avec Aurore qui ne ferait que me conforter dans la possibilité que cela se réaliserait probablement un jour maintenant que j'allais travailler pour et avec lui.

— Mademoiselle ?

Elle doit me prendre pour une folle. Je l'observe. Elle n'est pas particulièrement belle mais elle a un charme fou, je suppose qu'elle doit plaire aux hommes. Elle est brune, a des cheveux longs tirés en queue de cheval et son maquillage fait ressortir le noir de ses yeux. Elle semble bien proportionnée

physiquement et porte un tailleur blanc avec un pantalon, idéal pour la saison, ainsi que des talons hauts. Comment arrive-t-elle à marcher avec ces chaussures ? Je me le demande. Je me rappelle que moi, je porte des petits talons pour être sûre de ne pas être embêtée durant ma journée par des douleurs aux pieds qui seraient mal venues. Elle doit en avoir l'habitude. Elle a un regard froid, cette femme ne me semble pas sincère. L'avenir nous le dira. Je me demande si elle a eu droit aux faveurs de mon patron, et y songer me fait un pincement au cœur. Je finis par me souvenir qu'elle m'a posé une question et reviens pour la énième fois, depuis mon réveil, à la réalité.

Je réussis à articuler clairement cependant :

— Bonjour, je suis Mademoiselle Ashley Cholat. Je suis la nouvelle stagiaire de Monsieur Lafont.

Mon prénom a une connotation anglophone alors que je n'en ai aucunement l'origine. Il me vient simplement de ma mère, qui professeur d'anglais, adorait ce prénom, peut-être est-ce dû à la série le Prince de Bel Air ? Je me souviens vaguement qu'une des protagonistes de cette série s'appelait ainsi. Si bien que quand ma mère est tombée enceinte de moi, elle imposa ce prénom à mon père qui n'a pu le lui refuser. Je crois que mon père a bien trop peur d'elle pour cela.

— Je vous annonce, me répond-elle, très professionnelle.

Elle saisit un téléphone et appelle une secrétaire.

Chapitre 2

Durant ce qui me paraît être une éternité, j'attends qu'on vienne me chercher. Enfin la personne à qui elle a téléphoné arrive.

— Bonjour Mademoiselle Cholat, vous êtes un peu en avance, me dit-elle en regardant sa montre, je suis Lola Sapio, la secrétaire personnelle de Monsieur Lafont.

Venez, je vais en profiter pour vous faire visiter les lieux.

Lola semble beaucoup plus agréable qu'Arista, encore plus belle aussi et plus franche de prime abord. Elle me fait un bel effet, et j'espère que nous pourrons avoir des rapports amicaux toutes les deux. Elle porte un tailleur jupe bleu comme moi, des collants à motifs imprimés qui vont bien avec sa tenue qui la met bien plus en valeur que moi, de plus, elle fait ressortir ses yeux d'un bleu foncé. Elle aussi porte des talons hauts. Il est hors de question que je change pour être comme elles. Je m'en fais le serment.

Je la salue de la tête et la suis. Je ne pensais pas que les locaux étaient aussi grands. Après avoir longé un couloir assez sombre, nous prenons l'ascenseur et j'apprends que chaque associé a son étage, celui de mon patron est au troisième. Au premier étage, nous empruntons un petit couloir et rencontrons de nombreux avocats et stagiaires en plein travail. L'espace est particulièrement bien optimisé. Il y a au moins dix box et quelques bureaux fermés. Je salue les employés d'un signe de tête. Lola me présente Monsieur Thomas Valon, le frère de la défunte femme de mon patron, associé du 1^{er} étage.

Apparemment lui aussi est avocat pour ne pas changer. Son bureau est grand, il y a des meubles partout dans la pièce et trois ou quatre fauteuils. Il y a une petite pièce à l'arrière que je n'aperçois pas de l'endroit où je suis. Il m'accueille chaleureusement en me détaillant des pieds à la tête. Il semble satisfait. Lui est petit et rondouillard, probablement au début de la quarantaine, cheveux grisonnants, et porte un costume gris foncé qui lui va bien, sans doute fait sur mesure.

— Bienvenue parmi nous Mademoiselle. Xavier aura besoin d'une stagiaire compétente telle que vous je présume, surtout ne vous laissez pas faire, me dit-il en me gratifiant d'un énorme sourire. Nous nous reverrons. Bon courage pour cette première journée. Une chose est sûre, en quittant nos locaux en juin vous serez prête pour la vie professionnelle. Et en ce qui concerne Xavier Lafont, je vous le répète, ne vous laissez pas faire. C'est un tortionnaire.

— Je vous le promets, lui dis-je d'un sourire espiègle. Cet homme jovial me donne envie de travailler et de faire du bon boulot. Je sens que je vais me plaire ici si mon patron est aussi aimable que son beau-frère.

Nous le quittons et poursuivons notre ascension. Lola me présente un autre associé au 2nd étage, Madjid Benana dont le nom n'est apparemment pas écrit sur l'enseigne à l'entrée de l'immeuble. Il me paraît plus jeune que Monsieur Valon, grand et très mince, ce jeune arabe est plaisant à regarder. Il s'avère être aussi bienveillant que Thomas Valon. Les trois associés sont relativement jeunes, dynamiques et charismatiques. Après une poignée de main, lui aussi me dit de ne pas me laisser faire par mon patron et son sale caractère. Je commence légèrement à m'inquiéter.

Puis, nous montons au 4^{ème} étage. Elle me montre les toilettes : les femmes et les hommes ont des toilettes séparées à

chaque étage. Ensuite, la salle de conférence est aussi grande que mon appartement, et très moderne. Les murs sont blancs, il y a des tableaux, des vitres partout et une immense table pouvant accueillir une cinquantaine de personnes. Les sièges ont l'air confortable. Nous poursuivons par la cuisine, relativement spacieuse, elle est toute bleue et bien équipée. Des tables et des chaises y sont disposées aussi : cette salle accueille le personnel qui souhaite ramener son déjeuner et le réchauffer. Finalement, elle m'indique qu'il y a une aussi une cafétéria à cet étage et un espace pour nous détendre, si nous le souhaitons, pendant les pauses. Elle me montre également le coin fumeur, ne fumant pas je doute d'y aller régulièrement mais, sait-on jamais ?

Enfin, nous redescendons et arrivons au 3^{ème} étage, où je vais travailler. L'endroit semble triste. Pas comme les trois étages que nous venons de visiter et qui étaient bien plus grands, cossus et accueillants. Il y a une immense pièce qui semble être le bureau de mon patron. Je l'observe au téléphone. Cet homme semble si sûr de lui... et, mon dieu, qu'il est beau ! Même de dos... Je sens tout le charisme qu'il dégage. Pas étonnant qu'il plaise autant. Ses doigts, longs et fins, sur le combiné me font un effet que je n'aurais même pas imaginé. Je me sens toute fébrile. Sa chemise qu'il porte très près du corps laisse présumer de sa musculature. Comme j'aimerais toucher ce dos, ce corps. Mon cœur se met à battre la chamade. Je prends sur moi pour regarder autour. La pièce dans laquelle il se trouve est spacieuse et épurée. Il y a une grande bibliothèque, un large bureau jonché de nombreux dossiers, un ordinateur et une imprimante. Une armoire se trouve derrière le bureau et quelques tableaux ornent les murs. Les murs sont d'un blanc immaculé et les meubles sont noirs. Il y a une autre pièce car j'aperçois une porte fermée. Je me demande bien ce

qui peut bien s'y cacher. Il y a un bureau devant le sien, je me dis que c'est celui de Lola, et les box. Chaque box dispose d'un ordinateur, d'un tiroir et d'un peu d'espace pour travailler. Il y a des fleurs disposées un peu partout mais les quelques tableaux qui décorent les murs blancs ne suffisent pas à donner de la vie à cet étage. J'observe un tableau avec un paysage magnifique, probablement peint dans le sud de la France. Il y a un couple qui se tient la main. Il a l'air heureux. On les voit de dos mais on sent une telle intensité dans ce tableau que je ferme les yeux et imagine que c'est Xavier et Nathalie, sa femme, qui ont été peints. Je souris aux personnes installées dans les box, tous deux me regardent, je m'imagine être l'attraction de la journée : une nouvelle qui envahit leur espace, dans leurs yeux c'est ainsi que je me sens. J'espère qu'avec le temps, je n'aurai plus cette impression.

Elle me montre le box qui m'est dédié, il est assez petit mais il devrait me suffire pour travailler. Elle s'éclipse durant cinq minutes, revient avec le sourire et me dit que mon patron, Xavier Lafont, va me recevoir pour m'indiquer les tâches qui me seront dédiées. Elle retourne à son bureau. Je commence à sortir mes stylos et mes affaires quand j'entends une voix qui me fait frissonner. Il a une voix à damner un saint. Elle est à la fois douce et ferme, ni trop grave, ni trop aigue. Elle va parfaitement avec le personnage.

— Mademoiselle Cholat, suivez-moi s'il vous plaît !

Au moment où je me retourne, je remarque qu'il est légèrement déstabilisé mais cette sensation ne dure qu'une fraction de seconde car il redevient maître de lui ce qui me laisse presque penser que j'ai dû rêver. Se pourrait-il qu'il m'ait reconnue ? J'en doute fort. Cet homme est toujours aussi éblouissant. À 31 ans, ses cheveux bruns sont devenus légèrement grisonnants vers les oreilles mais cela lui donne un

charme fou. Il me fait toujours ce même effet alors que je ne l'ai vu qu'une fois auparavant, il y a plus de trois ans. Je me demande pourquoi et me répète dans la tête que je ne suis pas une adolescente, que je vais devoir apprendre à contrôler mes pensées et mes émotions de midinette, ce qui est probablement plus facile à dire qu'à faire. Aucun autre homme n'a jamais eu un tel effet sur moi. D'ailleurs aucun ne m'avait jamais intéressée auparavant, et je n'étais pas choquée, à mon âge de ne jamais avoir eu de rapports sexuels. Mes études étaient bien plus importantes que tout et il était hors de question que je me laisse distraire pendant ces années comme la plupart de mes amies. Xavier Lafont porte un costume qui lui va à ravir, d'un bleu qui met incroyablement en valeur celui de ses yeux, sa chemise blanche fait ressortir ses pectoraux que l'on devine à travers le tissu. Il est à couper le souffle, je parie que toutes les femmes qui bossent dans ces locaux sont secrètement amoureuses de lui. Pourtant son regard est triste. Ce qui se comprend, j'ai appris, quelques mois après la conférence, le décès tragique de sa femme. Un cancer foudroyant. Les paparazzis étaient unanimes : ce nouveau célibataire ne se remarierait jamais car aucune femme ne pourrait refaire battre son cœur comme l'avait fait sa femme. J'en eu un nouveau pincement au cœur. J'en étais jalouse mais lorsque je me souvenais de sa façon de la regarder, j'en doutais aussi.

— Mademoiselle, vous entendez ce que je vous dis ? me demande-t-il.

Je ne m'étais pas rendue compte que nous avions déjà atteint son bureau.

— Bien évidemment, monsieur, dis-je en rougissant.

Je n'ai rien entendu mais je ne pouvais me permettre de lui dire que je rêvais de lui caresser les cheveux et bien plus encore. Mais que m'arrive-t-il ?

— Cette semaine, reprend-il, j'ai une stagiaire qui finit et vous lui succéderez. En attendant vous découvrirez les lieux, elle vous dira aussi en quoi consiste votre travail et tout ce que j'attends de vous. En clair elle vous formera à votre future tâche. D'ici la fin de la semaine nous ferons le point et je vous attribuerai les tâches à venir. Est-ce clair ? Avez-vous des questions ?

Je suis bien trop pantelante pour dire quoi que ce soit. Je fais non de la tête.

— J'espère que vous n'êtes pas une de ses stagiaires écervelées, que j'ai déjà eu quelques années auparavant, qui tombent facilement amoureuses de leur patron ?

Prise sur le fait, je cherche une remarque qui m'aidera à reprendre une certaine contenance.

— Non Monsieur, l'amour ce n'est pas pour moi. J'ai des projets bien plus importants que ça. J'essayais simplement d'organiser mes idées pour ne rien oublier de faire aujourd'hui. Je tiens à vous prouver que je mérite ma place ici.

Il m'observe un moment, finit par me sourire de manière énigmatique, n'ajoute rien et m'invite à regagner mon box. Il ne m'a même pas accompagné et présenté à l'équipe. Cet homme est un vrai goujat !

Je me présente à l'équipe. Une jeune femme à peine plus âgée que moi avec un regard sympathique me serre chaleureusement les mains. Elle porte elle aussi, pour ne pas changer, un tailleur, rose, avec une jupe assez courte, des talons hauts noirs, elle est un peu trop maquillée à mon goût mais ça lui va bien. Elle est brune avec des cheveux courts mais bien ondulés comme les miens.

— Bonjour, me dit-elle, je suis la stagiaire qui s'en va. Shaineze Benalad. J'ai passé un an ici et je suis assez triste de m'en aller mais je sais que grâce à ce cabinet je serai une

excellente avocate. Nous avons de la chance de travailler avec un homme aussi brillant et intègre.

Sur le ton de la confiance, elle ajoute :

— Tu sais que tu as été choisie parmi deux cent trente demandes. Madame Janton a dit à Monsieur Lafont que tu étais la plus armée et la meilleure pour prendre ma relève, il paraît que tu as vraiment bien réussi les tests. Elle n'a jamais corrigé une synthèse aussi exceptionnelle que la tienne, me murmure-t-elle en me faisant un clin d'œil. Par contre, il n'est pas toujours commode et encore toi tu ne l'as pas vu dans sa période la plus sombre. Maintenant, il commence un peu à se remettre de la disparition de sa femme. Je suis si triste pour lui.

Pendant qu'elle me dit cela, je me sens triste, moi aussi, pour cet homme qui semblait si heureux, et l'excellente nouvelle qu'elle vient de m'annoncer en est légèrement ternie.

— Crois en toi surtout, ajoute-t-elle.

Elle me tutoie ce que j'apprécie. Nous avons à peu près le même âge, je préfère cela. Dommage qu'elle s'en aille. Elle me plaît bien et semble digne de confiance.

— Pourquoi n'as-tu pas essayé de rester au cabinet ? je me permets de lui demander.

— Parce que j'ai envie de quitter Paris. Je suis restée six mois de plus. Mon chéri est muté à Bordeaux, il est lieutenant de police et je veux le suivre, tu comprends ?

L'homme quitte son box et s'approche de nous, puis, il me bombarde de questions. Je leur donne quelques renseignements me concernant. J'apprends aussi qui il est : Michel Bateau, 29 ans, avocat, il m'a l'air cultivé et dévoué à son travail. Il était le tuteur de Shaineze. Mais en ce qui me concerne, je ne travaillerais apparemment que pour Monsieur Lafont. J'apprends aussi qu'il est célibataire. Ils portent tous des costumes et tailleurs dans ce cabinet, je comprends donc que le

tailleur sera de rigueur tous les jours. Je note mentalement qu'il faudra m'en acheter.

Monsieur Lafont nous regarde et je sens son regard peser plus particulièrement sur moi. Nous comprenons que nous devons travailler et cesser nos bavardages. D'un commun accord, nous décidons qu'à la fin de la journée, nous irons boire un verre tous les trois, ils me donneront plus de détails sur le cabinet à ce moment-là. Nous nous mettons au travail. J'apprends que Michel travaille sur un dossier de divorce d'une des plus grandes fortunes du pays. La fille Sofia, 30 ans, divorce et son mari veut récupérer beaucoup d'argent. Mais lui travaille pour qu'il ne récupère pas un copeck Il épluche les jurisprudences et le code pour cela. Sa femme est très en colère et l'a déjà fait renvoyer de l'entreprise familiale. Il l'a apparemment trompée, elle l'a appris après l'avoir fait surveiller par un détective privé. Je ne savais pas qu'en France il y avait autant de détectives privés, il faut travailler avec les riches pour le savoir. Il n'est pas donné à tout le monde de s'en payer un.

Shaïneze me parle du travail, de ce que je vais devoir faire :

— Le matin en arrivant, tu vas devoir préparer les dossiers du jour et les mettre en place. Mais d'abord, je t'ai préparé des dossiers classés afin que tu comprennes comment se déroule une procédure. Monsieur Lafont travaille de manière très ordonnée, il veut que ses dossiers soient préparés ainsi et qu'ils soient très détaillés.

Elle me tend les dossiers que je vais devoir étudier afin d'en saisir la méthode de travail. Je les prends et elle ajoute :

— Tu auras de nombreux courriers aussi à préparer et envoyer. Il déteste les fautes, il va falloir taper tes dossiers, toutes tes recherches et notes et les présenter de manière synthétique. De même, il déteste le travail brouillon. Il nous

paye relativement bien, il estime que nous devons nous dévouer au travail comme lui. Il n'a plus de vie depuis le décès de sa femme et il pense que nous sommes comme lui. En un an j'ai failli me séparer deux ou trois fois de Mo. Fais bien attention !

— Ça tombe bien, lui dis-je, je n'ai pas de petit ami et pour l'instant, en avoir un ne fait pas partie de mes projets immédiats.

Elle me regarde, probablement choquée et sceptique, mais ne dis pas un mot. Je l'en remercie d'un sourire. Je ne suis pas inquiète, j'écris parfaitement bien la langue française. Et mes nombreuses lectures m'ont permis de ne plus faire de fautes mais aussi d'approfondir mon lexique.

Elle continue à m'expliquer le travail jusqu'à midi. Mon patron n'est pas sorti de son bureau de la matinée et il a passé son temps au téléphone. Il a l'air contrarié. J'ai pu l'observer à de nombreuses reprises. À aucun moment, il a jeté un regard vers nous, vers moi. J'en suis presque déçue.

— Il est l'heure d'aller manger, me dit Shaïneze, tu as une heure. Cette après-midi Monsieur Lafont ne sera pas présent. Il part d'ici quelques minutes et il ne reviendra que demain matin. Il doit plaider, il a plusieurs audiences aujourd'hui. Je ne l'accompagne pas parce que je dois travailler avec toi. La semaine prochaine, tu l'accompagneras probablement. Il arrivera qu'il te fasse participer à ses rendez-vous ou déjeuners d'affaire. Je veux finir le dossier sur lequel je travaille. J'irai manger un peu plus tard.

C'est à ce moment-là que Monsieur Lafont sort de son bureau, il vient nous voir et m'adresse la parole :

— J'espère que vous avez compris à quel point j'aime le travail bien fait. Si vous voulez rester parmi nous, il vous faudra apprendre vite.

— Ne vous en faites pas Monsieur, je lui réponds un peu trop brusquement, je me reprends aussitôt. Veuillez m'excuser, vous pourrez compter sur moi la semaine prochaine. Au départ de Shaïneze vous aurez une stagiaire opérationnelle et compétente.

Il s'en va et, de dos, je l'entends dire d'un ton acerbe :

— J'espère bien après tout ce que l'on m'a dit sur vous, sinon je vous vire.

— Quel homme charmant ! dis-je à Shaïneze, au moment où il part.

Nous explosons toutes les deux de rire.

Il ne se retourne pas mais quelque chose me dit qu'il a entendu ce que je viens de dire. Tant pis pour lui, il ne l'a pas volé. Je ne me serai jamais doutée qu'un homme aussi beau et aussi sûr de lui puisse être aussi imbu de sa personne. Pourtant il n'en avait pas l'air quand il était venu avec sa femme à la conférence. Il semblait tellement différent à cette époque. Son regard est beaucoup moins vivace qu'avant, il semble même éteint. Cela me chagrine pour cet homme. J'ai senti une certaine attraction entre nous lorsqu'il me parlait. Avais-je rêvé ? Était-ce réel ? Je n'en savais rien et je ne sais pas si un jour, je le découvrirais. Cet homme est avec certitude, une énigme pour moi. Je suis déçue de savoir qu'il ne sera pas là cette après-midi. Mais je sais qu'un avocat a de nombreux rendez-vous d'affaire, et plaidoiries en extérieur. Je ne le verrai probablement pas très souvent au cabinet. Cela est préférable. Cet homme est dangereux pour moi. Je le sens bien que je ne peux expliquer cette conviction.

Chapitre 3

Je la laisse finir de travailler et monte à l'étage, à la cafétéria. Elle est immense et sublime. Toute neuve, il y a de grands comptoirs et de grands espaces compartimentés permettant aux gens de discuter en toute intimité. Je reconnais des têtes que j'ai rencontrées ce matin mais ne connais aucun nom. Il y a différentes entrées, toutes sortes de plats, de salades, de pizzas, de grillades, de la charcuterie et de nombreux desserts. J'opte pour une salade César composée de tomates, d'œufs, de poulet grillé et de quelques pignons. Je suis encore sous le choc de ma nouvelle rencontre avec Xavier Lafont. Je paie à la caisse et cherche une place où m'asseoir. Je décide de m'installer seule à une table à l'écart. Mon téléphone se met à sonner. Il s'agit de ma mère. Il y a du monde mais l'espace n'est pas encore bondé.

— Bonjour maman.

— Bonjour ma chérie. Alors ? Vas y raconte-moi tout, me dit-elle. Est-il toujours aussi beau que la dernière fois que tu l'as vu ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai un patron qui semble être un tyran car il n'a pas de vie mais il est en effet toujours aussi sublime. Bref ça ne suffit pas, cela dit, tu me connais, ça va aller, je vais m'adapter et apprendre vite.

— Dis donc tu me sembles déjà bien irritée.

Et voilà que mes idées vagabondent de nouveau. Je pense à la rencontre de mes parents. J'entends ma mère me raconter leur histoire d'amour qui dure depuis trente ans et ils sont

toujours aussi heureux ensemble. Comme tout le monde, ils ont eu des moments difficiles mais ont toujours réussi à s'en sortir.

À son arrivée en Métropole, en quittant la Guyane, elle a emménagé dans le sud et fait des études d'anglais. Huit ans plus tard elle était bardée de diplômes et agrégée. Elle enseignait au collège quand elle fit la rencontre de mon père dans un restaurant. Tous deux célibataires y mangeaient. Ils étaient à des tables voisines. Voilà que papa se mit à parler à maman. Elle fut immédiatement sous le charme et lui aussi apparemment.

— Bonjour je m'appelle Fabien Cholat. Je mange seul, ça vous dirait de m'accompagner.

Mon père a toujours été sûr de lui. Il plaisait et profitait de la vie, du moins, jusqu'à sa rencontre avec maman.

— Bonjour, pourquoi pas, après tout moi aussi je suis seule pour déjeuner. Je m'appelle Sarah Juniel.

Ils se sont serrés la main et ils ne se sont plus jamais quittés. Maman a ensuite enseigné au lycée et est maintenant professeur de grammaire à la fac de Montpellier Paul Valéry et papa, lui, est ingénieur. Tous deux contrastaient tant, papa est grand, blond aux yeux bleus et maman une belle femme noire svelte mais assez petite. Papa avait quand même pris plusieurs mois avant de présenter maman à sa famille, qui l'avait aussitôt adoptée. Elle était si gentille et sincère. Les gens ne pouvaient que l'adorer. Son franc-parler plaisait aussi. Et puis, elle était professeur donc instruite, cela devait probablement compter aussi. Ils se marièrent deux ans plus tard, à 28 ans et 31 ans et eurent deux enfants, mon grand frère Kevin et moi. Nous ne nous ressemblons pas du tout, j'ai des cheveux ondulés, châtain clair et les yeux bleus bien que ma peau soit très bronzée, je bois littéralement le soleil qui me hâle merveilleusement bien la peau. Mon frère lui est bien plus pâle, on le prendrait pour

un blanc pur s'il n'avait pas des cheveux légèrement crépus. Il a aussi des yeux noirs. Je me mets dans un coin de la tête que je dois l'appeler car cela fait bien quinze jours que je ne l'ai pas eu au téléphone. Il est plus âgé que moi de cinq ans. Il est ingénieur comme papa et s'apprête à se marier dans cinq mois avec Lana, une jeune femme de 29 ans, avec qui je m'entends très bien et qui fait des études de médecine. Elle est interne en pédiatrie et ils attendent la fin de ses études pour avoir des enfants.

— Maman, comment va Kevin ? lui dis-je pour changer de conversation.

Je savais que parler de mon frère et forcément du mariage suffirait à cela.

— Eh bien écoute, il va bien ma foi. Les préparatifs avancent. Il aura un beau mariage et toi aussi un jour, si tout va bien.

J'imagine son magnifique sourire, pendant qu'elle parle.

— Maman, je finis de manger, il faut que je retourne travailler. Je vous recontacte bientôt. Je vous embrasse papa et toi. Je coupe court la conversation avant qu'elle ne me fatigue avec mes relations amoureuses inexistantes.

— Bisous, ma chérie. Surtout tiens-moi au courant.

La journée passe vite et je pars comme convenu, prendre un verre avec mes collègues.

Je ne suis pas fan d'alcool et Shaïneze n'en boit pas non plus, nous optons pour des cocktails sans alcool, Michel lui prend une bière. Nous trinquons à ma santé et à tous les dossiers que nous allons gagner. Je me sens forte et fais le serment à ce moment-là que je vais être la plus douée de tous les stagiaires que mon patron a eu.

Je rentre enfin chez moi, il est 19h et Aurore se rue littéralement sur moi.

— Je t’attends depuis une éternité, mais où étais-tu ? me demande-t-elle.

— J’ai bu un verre avec des collègues.

Je la regarde amusée. Aurore Romani est une belle jeune femme de mon âge, brune avec quelques tâches de rousseurs. Elle est adorable, franche et toujours prête à m’aider bien qu’elle ne conçoive pas qu’à notre âge, je sois encore vierge. Elle est un peu plus grande que moi, 1m75 environ, mais bien plus fine. Elle a tout de même de belles formes qui lui vont très bien.

Elle est vêtue d’une jolie robe longue, jaune avec des longues manches mais ne porte pas de soutien-gorge, comme toujours.

Nous nous sommes rencontrées le jour de la rentrée, nous entamions notre première année et je la trouvais prétentive. Je me souviens que je la détestais à cette époque. Elle semblait avoir des résultats excellents sans travailler alors que moi je bossais comme une malade pour avoir des résultats équivalents aux siens et elle passait tout son temps en boîte de nuit. Elle m’horripilait à un point, qu’un jour je lui ai dit qu’elle était superficielle et qu’elle n’était qu’une fille facile. J’avais ajouté qu’elle n’avait pas besoin de faire des études car elle rencontrerait forcément un homme riche et assez bête pour l’épouser. Elle me regarda d’un œil noir et je vis une larme couler de ses yeux. Je m’en étais voulue et m’étais excusée car cette fille semblait inébranlable, il était difficile de l’imaginer pleurer. Après quelques semaines à apprendre à la connaître, elle m’avait appris que ses parents avaient été trop sévères mais peu présents pour elle, lorsqu’elle était enfant, tous deux étaient de grands psychiatres à Paris, et qu’elle voulait

s’amuser un peu. Elle était surdouée et détestait l’école mais comprenait tout tellement facilement qu’elle en profitait et s’en vantait. Avec le temps, je m’étais rendue compte qu’elle était super sympa et qu’elle avait le cœur sur la main. Elle m’avait aidé un peu à me dérider et nous avons travaillé ensemble à partir de ce moment-là, améliorant encore nos résultats. Elle avait fini major de notre master, et je la secondais. J’en étais ravie, il n’y avait plus aucune rivalité entre nous. À 22 ans, elle fait son stage à l’ENM⁴ pour devenir juge pour enfants. Cela lui tient à cœur et elle fait son travail admirablement bien. Elle prétend ne vouloir sortir avec personne pour l’instant et d’abord profiter de la vie avant de s’engager, mais je la soupçonne de s’intéresser à un de ses futurs confrères, juge. Elle m’en parle bien trop souvent ces derniers temps. Il est vrai que le juge Paul Thavers est beau, blond aux yeux verts et aux cheveux mi-longs, une coupe qui lui va à ravir. Il a un début de trentaine. Mais il n’est pas aussi beau que mon Xavier. Non mais que m’arrive-t-il ? C’est à peine s’il me regarde et je l’appelle ainsi. Je me décide à lui raconter ma journée.

— Je suis sûre que tu lui plais et qu’il te regarde quand tu as le dos tourné ce n’est pas le top ça ?

— Je pense que tu te fais des idées. Je le sens froid. Et je suis persuadée qu’il n’aimera jamais aucune femme comme il a aimé sa femme. Et tu sais comme je suis passionnée, je ne peux pas être la seconde.

Elle me rappelle que j’ai obtenu mon Master II en seconde position à la fac, juste après elle. La traîtresse, je la pince pour lui signifier que c’est un coup bas. Elle me fait un grand sourire et ajoute :

⁴ Ecole Nationale de Magistrature

— Et puis vu ton passé tu ne devrais pas être aussi exigeante.

Puis elle change de sujet :

— Alors on mange quoi ce soir ?

— Je n'en sais rien, je mangerais bien un truc rapide, lui dis-je sans relever sa phrase précédente.

— Des pâtes à la carbonara qu'en penses-tu ?

— C'est parfait pour moi.

Nous préparons le repas en discutant et nous mangeons en parlant à bâton rompu. Nous finissons par une salade et un yaourt.

À la fin du repas, Aurore reçoit un appel, je la vois sourire en regardant son iPhone 6 et s'éclipser dans sa chambre.

Nous vivons dans un F3 de 65m². Il y a deux chambres, un beau salon et une cuisine ouverte. Nos parents payent 1300€ pour ce bel appartement que nous avons dans le 17ème, rue Pouchet. Dorénavant nous le paierons toutes les deux. Il est situé à proximité de la fac et de mon nouvel emploi.

Au bout d'une demi-heure, Aurore surgit de sa chambre, et me dit :

— Je sors, Paul m'invite à boire un verre.

— Eh bien dis donc c'est merveilleux ça. Profites-en bien ! Et surtout tu me raconteras tout demain.

Elle est bien habillée, elle s'est changée, elle a opté pour une magnifique robe noire dos nu, des collants et elle porte une paire de chaussure rouge à talons très hauts. Elle arbore un maquillage bien sophistiqué.

— Tu vas le rendre fou, lui dis-je si tu ne te transformes pas en glaçon.

— J'espère bien passer la nuit avec lui, il me réchauffera, croisons les doigts.

Et elle s'en va, enfilant son manteau de fourrure en riant. Pour la première fois de ma vie, je suis jalouse de ma meilleure amie, quelle chance elle a de plaire à l'homme qui lui plaît.

Un coup de fil me ramène de ma rêverie. Je regarde mon iPhone 5s, je ne suis pas encore passé au 6, trop cher pour mon budget. Mes parents ne souhaitent pas que je travaille et voulaient que je me consacre à mes études, je refusais d'abuser de leur générosité. Mais avec la paye que je toucherai durant mon stage, peut-être serait-ce une folie que je me permettrai d'ici peu. Je ne connais pas le numéro qui m'appelle mais je réponds.

— Allô ? dis-je légèrement inquiète.

— Bonsoir Mademoiselle Cholat. Je travaille sur un dossier qui m'embête un peu. J'aurai besoin d'aide.

Je sais de qui il s'agit, mon cœur bat la chamade. Xavier Lafont, mon patron a besoin de moi.

— Je vous rejoins au bureau d'ici trente minutes.

J'étais ravie de le revoir plus tôt que prévu.

— Non, je suis à mon domicile. Rien de mieux que la pratique pour progresser.

— Parfaitement, je lui réponds, sans me démonter.

Mais la réalité est tout autre. Ces propos me semblent avoir un double sens mais je ne veux pas y penser.

Je suis inquiète, mais je me dis que nous serons probablement nombreux chez lui à travailler. Cela me rassure. Je note rapidement son adresse. J'enfile une robe verte en laine et des bottes plates noires, je me suis douchée après notre repas. J'attache mes cheveux en une belle queue de cheval, prends mon sac, mon manteau et laisse un message à Aurore au cas où elle rentrerait avant moi, ne sachant pas combien de

temps va durer mon travail. En attendant le taxi que mon patron m'a envoyé, je note sur un post-it que je colle au frigo :

Mon patron a besoin de moi pour bosser je ne sais pas quand je vais rentrer. Bonne soirée. Bisous ma chérie.

Je ne lui envoie pas de sms car je ne veux pas la distraire de son rendez-vous, certaine qu'elle sera trop curieuse pour profiter de la soirée avec son futur amant. Elle le verra bien si elle rentre avant moi.

Chapitre 4

Moins d'une demi-heure plus tard, me voilà devant un grand portail, je sonne et attends qu'on vienne me chercher. Mon patron arrive au bout de plusieurs minutes qui me parurent durer une éternité et s'efface pour me laisser passer. J'aperçois une grande bâtisse, suis-je vraiment à Neuilly ? Je ne savais même pas qu'il y avait des maisons là-bas. Une maison beige avec des volets bleus. La maison doit coûter particulièrement cher. Mon patron comme s'il lisait dans mes pensées m'annonce :

— Un cadeau de mariage de nos parents.

— Elle est très belle. Il n'y a pas de plus beau cadeau, dis-je, ne sachant quoi ajouter.

Je sens un frisson passer le long de ma colonne vertébrale. Il est surpris et me demande :

— Vous avez froid ? Pourtant il fait relativement bon ce soir. Rentrons avant que vous n'attrapiez un rhume.

Je ne réponds pas mais le suis volontiers. Je suis contente qu'il ne se rende pas compte que c'est lui qui me fait cet effet-là, je me sens terriblement attirée par cet homme. Cette tenue décontractée - jean et polo à manche longue - lui va aussi bien que ses costumes. Le polo fait ressortir les muscles saillants de sa poitrine. Oh mon dieu, quel homme magnifique ! Il n'y a pas de termes assez forts pour le caractériser. Et ce jean qui épouse parfaitement ses cuisses musclées ! Comment un homme peut-il être aussi sublime ? je me questionne. Je suis littéralement en

transe en marchant derrière lui et en détaillant chaque partie de son corps.

En pénétrant dans la maison, je constate qu'elle semble pleine de vie. Les murs sont colorés et chargés de divers tableaux. Nous y rentrons par la cuisine. Relativement spacieuse, dotée d'un équipement moderne, elle est tout simplement époustouflante. Les meubles récents sont en bois clair et ils s'harmonisent parfaitement avec la couleur jaune du mur. Il y a un îlot central avec un évier et un peu plus loin, une plaque à induction. Je les imagine cuisiner ensemble leurs repas, le soir en rentrant chez eux.

— C'est ma femme qui a fait faire les travaux et qui a décidé de tout. Je n'avais pas mon mot à dire. Mais elle a fait un travail grandiose ne trouvez-vous pas ?

Je rougis, prise sur le fait, à rêvasser dans la cuisine au lieu de penser à mon travail.

Il me regarde avec cette même intensité que j'ai ressentie la première fois qu'il m'a vue et au cabinet ce matin. Je sens une véritable attraction entre nous. Mais je mets mon impression sur le compte de mes envies. C'est moi qui espère cela, ça ne doit pas être ce que je pense. Je m'en convaincs, secoue la tête pour chasser cette idée saugrenue et reporte mon attention sur lui.

— Vous avez bien fait, lui dis-je, elle avait un vrai talent pour cela. Moi je n'aurais jamais pu faire aussi bien.

Son regard change et se durcit.

— Je m'excuse, réussis-je à articuler en bégayant. Je n'aurais pas dû dire cela.

Il se radoucit subitement et ajoute :

— Ne vous en faites pas. Avez-vous déjà dîné ?

— Oui, j'ai dîné avec ma colocataire avant qu'elle ne m'abandonne pour aller boire un verre avec son futur chéri.

Je rougis en me rendant compte de ce que je viens de dire. Je ne comprends pas pourquoi j'en ai autant dit sur ma soirée. Mon patron s'en fiche. Quelle idiote je suis ! Il doit me prendre pour une cruche.

— Finalement, elle a eu raison vu que vous devez travailler. Elle se serait retrouvée seule. Au moins, vous êtes toutes les deux occupées. Moi je n'ai pas eu le temps de manger, je vais me préparer quelques sandwiches et nous pourrons nous mettre au travail.

— Nous sommes seuls ? je lui demande, subitement inquiète.

Je me rappelle que mes nouveaux collègues m'ont appris que mon patron recommençait à sortir régulièrement avec des femmes. J'avais eu un véritable pincement au cœur en apprenant cette nouvelle, mais il était hors de question que j'en devienne une. Il me plaît terriblement. Mais je préférerais un homme plus disponible et qui pourrait m'aimer comme lui avait aimé et aime encore probablement sa femme.

Il doit le sentir à ma voix vu qu'il me répond abruptement :

— Oui, mais ne vous en faites pas, nous ne ferons que travailler. Vous n'êtes pas mon type de femmes.

Au lieu de me sentir rassurée, ce qu'il vient de me dire me fait mal, je me sens terriblement blessée, mais j'essaie de ne pas le laisser paraître.

— Parfait, je réponds, nous sommes sur la même longueur d'onde car les promotions canapés ce n'est vraiment pas mon truc. Je rigole, d'une manière qui je l'espère ne sonne pas trop faux, ou du moins qu'il ne s'en rend pas compte.

Il se prépare rapidement des sandwiches composés de tranches de pain de mie, de beurre, de salade, de jambon et de tomates. Ses mouvements sont précis et rapides. C'est stupide mais on sent à quel point cet homme est sûr de lui dans sa

façon de faire. Je m'imagine en voyant ses doigts bouger, quel merveilleux amant il doit être ! Oh mon dieu, je m'égare quelque peu. Je chasse ces idées déplacées de mon esprit. Après tout, il vient de me dire qu'il ne sortira jamais avec moi. Je dois me rendre à l'évidence. Cet homme, le seul qui ne m'ait jamais plu à ce jour ne s'intéressera jamais à moi et ne voudra jamais de moi. Je le surprends à m'observer et mes yeux se noient dans les siens. Je ne sais pas à quoi il pense mais je donnerais tout pour le savoir. Je suppose qu'il pense à sa femme je finis même par m'en persuader. Il détourne les yeux, prend l'assiette qui contient ses sandwiches, une bière et m'amène au salon. Celui-ci a l'air deux fois plus grand que la cuisine. Il est épuré. Il comporte plusieurs bibliothèques chargées de livres. Je m'attarde devant l'une d'entre elle. Ils lisent beaucoup apparemment, et ont des goûts très éclectiques en matière de lecture.

— Ma femme adorait lire. Elle les a tous lu. En ce qui me concerne, je suis plus attiré par la lecture des codes depuis la faculté.

Il y a un coin salon avec un grand canapé qui sépare la pièce en deux et une immense télévision, ainsi qu'un coin salle à manger pour les repas ou pour les soirées travail comme ce soir.

Il m'invite à m'asseoir en face de lui sur la grande table de la même couleur que les meubles de la cuisine. Cependant les murs du salon sont couleur saumon. Couleur assez bizarre pour un salon mais qui finalement donne du cachet à la pièce. Décidément cette femme avait un vrai don pour la décoration, elle me fait penser à Valérie Damidot dans D&co, qui adore les couleurs. Je souris en y pensant.

— Vous avez un très beau sourire Mademoiselle Cholat mais nous sommes là pour travailler. Dites-moi ce qui vous fait cet effet ?

Je rougis encore une fois comme une adolescente et je reviens sur terre.

— Pardonnez-moi je pensais à Va...

— Valérie Damidot, dit-il en même temps que moi.

Nous éclatons de rire ensemble comme si nous étions complices et habitués à cela. Puis son regard s'assombrit à nouveau pour la énième fois.

— Ma femme a très bon goût et l'association des couleurs c'est vraiment son truc. Elle a l'art et la manière de les associer.

Je ne me permets pas de lui mentionner qu'il parle d'elle au présent. J'ai trop peur qu'il ne continue pas à se confier à moi. J'apprécie qu'il me parle d'elle, même si ça me fait mal. Je souris et il poursuit.

— Elle était tout pour moi vous savez. Merci de ne pas m'interrompre et d'écouter quand je vous parle d'elle. Je ne vous connais pas et je vous raconte toutes ces choses sur elle. Elle me manque tant. Elle mettait tellement de cœur dans tout ce qu'elle faisait et elle était tellement admirable. Une femme comme il y en a peu.

Je lui dis :

— Je vous souhaite de trouver une femme qui saura vous aimer comme elle et que vous pourrez aussi aimer comme vous l'avez aimée.

En prononçant ces mots je me rends compte que j'ai été trop loin. Mon patron se renferme sur lui-même et reprend de manière sarcastique et cruelle :

— Ça ne risque pas. Je n'ai pas l'intention de me remarier. Je ne veux pas d'enfants ni d'une femme. Je couche avec elles,

je me fais plaisir, je leur en donne aussi, mais plus aucune femme n'aura mon cœur. Il est bel et bien mort avec Nathalie.

Lorsqu'il me dit cela, son regard brille d'une telle intensité que j'en suis déroutée. Il ajoute, encore plus cruel :

— Vous n'êtes pas mon genre mais si vous souhaitez coucher avec moi, je suis prêt à vous satisfaire Mademoiselle Cholat ; cependant ne rêvez pas mon cœur est déjà pris.

Je suis horrifiée et meurtrie, je me sens obligée de répondre avec véhémence :

— Monsieur, si cela peut vous rassurer, je ne crois plus au prince charmant à mon âge. Mais ce n'est pas pour autant que je me jeterai sur le premier homme venu. Je vous ai déjà dit ce que je pensais.

— Je vois comme je vous plais, vous essayez de vous mentir mais je le sens. Je suis bien plus âgé que vous. Je ne peux expliquer cette attraction qui nous lie mais je pense qu'une fois assouvie, nous nous sentirons bien mieux.

Il avoue enfin qu'il y a bien quelque chose qui nous attire l'un vers l'autre. Je ne me faisais pas de film.

Comme pour prouver ses dires, il s'approche de moi et m'embrasse. Son souffle est chaud, sa langue s'insinue dans ma bouche, cette sensation est merveilleuse, je me sens devenir toute moite dans mon intimité, et mes jambes sont flageolantes. Je me vois tomber, mes jambes n'arrivent plus à me tenir mais il me rattrape, me rapproche encore plus de lui, je respire son odeur, il porte un parfum que j'adore, Hugo Boss. Je me délecte de cette fragrance et me liquéfie quand il s'arrête net. Sans doute se rend-il compte qu'il vient d'embrasser une femme dans la maison de la sienne ? Je n'ai jamais ressenti cela de ma vie pour qui que ce soit. Je ne me doutais même pas qu'un baiser pouvait être aussi puissant ! Cet homme est

dangereux pour moi, je le sens une nouvelle fois, il est toxique, j'essaie de parler avec assurance :

— Vous avez raison, ce qui me plaisait en vous c'était de voir à quel point vous pouviez aimer un autre être humain. Mais je n'attends absolument rien de vous. Je pense qu'au bureau, vous trouverez bien assez de femmes pour vous divertir ; je ne souhaite pas en faire partie. Mon stage est essentiel pour moi et il est hors de question que je gâche tout pour une partie de jambes en l'air avec l'ombre d'un homme qui n'arrive pas à oublier un fantôme. L'homme que vous êtes devenu ne me plaît pas, je peux vous le garantir.

Il tressaille autant que moi, il est en colère et je pense que si j'avais été un homme, il aurait pu me frapper. Au lieu de ça, il me dit de rentrer chez moi, qu'il ne veut plus de moi chez lui et que dorénavant il ne me conviera chez lui qu'en compagnie d'autres collègues. Je suis triste. Je sais que j'ai été trop loin et le regrette presque en voyant le regard lourd et malheureux qu'il me jette. Il ne m'adresse plus la parole. Il appelle un taxi, s'acquitte de la note et lui donne mon adresse. Dans le taxi, je m'effondre, je me mets à pleurer toutes les larmes de mon corps en comprenant en effet que je tombe amoureuse de cet homme que je connais à peine, mais quelle idiote je suis ! Je sais aussi qu'il ne m'aimera jamais. Comment peut-on aimer un homme qu'on ne connaît pas ? On dirait une gamine de 15 ans. J'ai honte de moi. Je sais maintenant qu'il me désire aussi alors qu'il a affirmé le contraire ; je l'ai senti quand il m'a rattrapé lorsque j'ai failli tomber et quand il m'a embrassée, son cœur battait si fort, presque autant que le mien, mais j'ai aussi compris que son cœur appartiendrait à une autre pour toujours. Je ne suis pas prête à accepter ça.

Le taxi s'arrête et le conducteur, gentil, me regarde et me dit doucement :

— Vous êtes arrivée Mademoiselle.

Je vois qu'il veut ajouter quelque chose, il hésite et au bout de quelques secondes il se permet de renchérir :

— Belle comme vous êtes, vous ne devriez jamais laisser aucun homme vous traiter de cette manière.

Je le remercie. Je sèche mes larmes et rentre.

Quand je pénètre dans la pièce, Aurore est dans la cuisine, une petite bouteille d'eau à la main. Dès qu'elle m'aperçoit, elle la jette par terre et accourt vers moi, je ne dois pas être belle à voir. Du coup, je me remets à pleurer. Mon mascara a dû couler et mes yeux doivent être injectés de sang. Elle ne dit rien et me reconforte juste en me gardant dans ses bras. Au bout d'une vingtaine de minutes, je lui raconte ma soirée.

— Nous n'avons pas travaillé, je ne sais pas ce qu'il voulait que nous fassions mais du coup on n'a rien fait. J'ometts de lui dire que je me suis rendue compte que j'étais amoureuse de cet homme, je me sens bien trop stupide pour cela.

— Quel salaud !

— Non, je le savais. Enfin et toi raconte-moi ta soirée ?

Je veux changer de sujet car cela me peine trop de penser à ma soirée. Aurore heureuse saisit la perche que je lui tends.

— Torride ! me dit-elle en me faisant un clin d'œil.

C'était trop bon. Il m'a prise dans tellement de positions que j'en tremble encore. J'ai joui au moins trois fois. Cet homme est un amant hors pair. Là, il dort, il est trop épuisé. Il me plaît vraiment tu sais, j'espère que nous deux, on va rester un bout de temps ensemble.

Elle ne croyait pas en l'amour éternel et à l'homme fidèle, mais je suis heureuse pour elle car j'ai l'impression qu'elle change progressivement d'avis. Je la serre dans mes bras et lui ordonne d'aller se coucher. Je fais de même : tel un robot je vais dans ma chambre allume la lumière et mets mon pyjama.

Je passe la nuit à ressasser ma soirée. Mais pourquoi m'a-t-il demandé de venir ? Je ne comprends pas. Je ne ferme pas l'œil de la nuit.

Lorsque mon réveil sonne, je suis encore plus épuisée. Nous ne sommes que mardi et mon deuxième jour va commencer, la semaine va être terriblement longue. Je suis attirée par mon patron et en même temps, je le déteste comme personne. Je ne savais pas que cela était possible de ressentir des sentiments aussi contradictoires pour une seule et même personne mais, je l'apprends à mes dépens.

Je me prépare tel un automate, un tailleur bleu, chemisier blanc et des bottes bleues assorties, à petits talons, beaucoup de maquillage pour masquer ma fatigue. À 8h35, je suis devant les locaux. Après avoir vu Arista, toujours aussi froide, je crois qu'elle m'énerve encore plus aujourd'hui vu que je ne suis pas de bonne humeur.

— Déjà une sale tête et ce n'est que ton deuxième jour. Ça promet, me lance-t-elle avec un grand sourire montrant ses dents blanches.

— Tu sais quoi, mêle-toi de tes affaires, il me semble que tu es payée pour accueillir les gens alors souris et ferme-la !

Je sens que je l'ai touchée. Elle ne s'attendait pas à cette répartie de ma part, simple stagiaire. C'est maintenant sûr, elle et moi ne serons jamais amies, mais au final je m'en contre fiche, je ne l'aime pas, elle n'avait qu'à pas me provoquer. Elle s'apprête à me faire une remarque, c'est à ce moment-là que mon patron apparaît et rétorque :

— Je suis tout à fait de l'avis de Mademoiselle Cholat. Faites votre travail et gardez vos réflexions pour vous.

Il semble qu'il a assisté à toute la scène.

À cet instant, Arista qui avait probablement moins de trente ans, paraissait en faire quarante tant elle semblait me haïr, et que son visage était contracté.

Je tourne la tête et regarde mon patron qui m'entraîne vers l'ascenseur en me tenant fermement à la taille.

Chapitre 5

Je sens encore son odeur, ce parfum si enivrant. C'est de la torture. Dans l'ascenseur, je me dégage et recule. Ce petit espace clos met mon corps à rude épreuve.

— Qu'est-ce qui vous prend, je lui demande irritée.

— Je pense que de nous deux c'est plutôt moi qui doit être énervé Mademoiselle, me dit-il. J'ai dû passer une nuit blanche pour finir seul le dossier sur lequel, dois-je vous le rappeler, nous aurions dû être deux à travailler. Ce que je déteste. Si vous n'êtes pas efficace, je me passerai de vos services.

— Dois-je vous rappeler que c'est vous qui m'avez congédiée.

— C'est la meilleure idée que j'ai eu, me soutient-il.

— En tout cas, n'oubliez pas ce que je vous ai dit Monsieur, je veux que les choses soient bien claires entre nous.

— Dit-elle alors qu'elle n'a pas pu garder son équilibre quand je l'ai embrassée. Imaginez tout ce que je vous ferai ressentir si je vous baisais, vous ressentiriez des sensations que vous n'avez jamais connues auparavant ou même imaginées c'est certain ! Aucun homme ne vous a et ne pourra jamais vous faire frémir et apprécier ce que je pourrai vous faire.

Il ne pouvait pas si bien dire. Il m'avait montrée, en quelques secondes, à quel point mon corps était comblé lorsqu'il était à proximité du sien. Mais je n'avais pas l'intention de céder.

— Vous êtes d'une prétention, dieu sait comme je déteste ce genre de personnes !

— Je ne vous demande pas de m'aimer. Nous parlons de sexe, Mademoiselle, pas d'amour. En ce qui me concerne je vous ai menti sur ce point, bizarrement je vous désire, depuis que je vous ai rencontrée...

Il ne poursuit pas et l'ascenseur arrive enfin. Je suis pantelante. Qu'a-t-il voulu dire par là ? Se souvient-il du regard que nous avons échangé il y a plus de trois ans ? J'en doute fort. Il doit parler de notre rencontre d'hier.

Je n'ai pas pris de petit déjeuner car je n'en avais pas envie, je le regrette maintenant. Je suis sans doute un peu pâle en arrivant. Xavier Lafont a passé une nuit blanche mais on ne le dirait pas. C'est trop injuste. Il porte un costume bleu comme s'il était assorti à mon tailleur. Il me désire, j'en suis heureuse, mais il ne ressent rien d'autre pour moi. Je me rends compte que mon patron est sorti de l'ascenseur depuis déjà une minute quand je me décide à le suivre. Je l'observe lorsqu'il rentre dans son bureau. Il referme la porte derrière lui et se met à téléphoner. Je vais à mon box et je m'assoie après avoir salué mes collègues. Tous trois voient que je ne suis pas en forme mais personne ne me questionne, ce que j'apprécie.

Nous nous mettons à travailler et quelques minutes après Xavier Lafont revient énervé, il nous hurle dessus et nous convoque dans son bureau. Tous se précipitent sauf moi. Il est hors de question que l'on me parle de cette manière. Il revient une minute plus tard, et me chuchote :

— Si la princesse peut se donner la peine de venir dans mon bureau, d'un ton ironique, mais plus doux.

Je sens le désir dans ses yeux quand je me tourne pour le regarder. Je frissonne. Je sens encore cette odeur ! Et je lui chuchote à mon tour à l'oreille, en me levant :

— J'apprécie votre nouvelle approche, sachez que je ne suis pas un chien et bien que je ne sois qu'une stagiaire, il est hors

de question que j'accepte que vous me parliez comme vous venez de le faire.

Il ne dit rien et se dirige vers son bureau, un rire moqueur aux lèvres.

Je le suis, les autres sont sidérés. Ils me regardent sans comprendre. Il nous annonce qu'un paparazzi a pris des photos d'un client très connu, Monsieur Valeau, patron de la plus grande chaîne d'hôtels en France, en compagnie d'une de ses maîtresses et qu'il faut absolument trouver un moyen de les récupérer ou de l'empêcher de les faire publier.

Il veut absolument qu'on s'occupe de ce dossier avant midi. Il semble nerveux. Lui qui ne perd apparemment jamais le contrôle n'est pas comme d'habitude. Shaïneze et moi sommes sur ce dossier sensible et Michel, doit absolument finir son travail concernant la femme riche et son mari infidèle.

Nous nous mettons tous au travail, et à midi toutes nos affaires sont bouclées. Nous avons proposé au paparazzi assez d'argent pour étouffer l'affaire et le mari de la riche ne touchera qu'une misère de sa fortune. Fiers de nous, nous nous apprêtons à partir manger. Je me ravise. Je dis à mes collègues d'y aller et que je les rejoindrais.

Je décide d'aller voir mon patron dans son bureau. Il lève la tête, m'observe d'un air indéchiffrable et je me permets de lui dire :

— Où est passée cette intégrité que vous aviez quand je vous ai rencontré ?

Il m'étudie longuement, trop longuement à mon goût et finit par articuler :

— Je l'ai perdue le jour où ma femme est morte. Je n'avais plus envie de traiter des injustices, des meurtres. J'avais envie d'autre chose. En ce qui me concerne cela me va très bien, je suis retourné aux premiers amours du cabinet de nos parents. Si

cela ne vous convient pas Mademoiselle, j'en suis fort désolé pour vous mais c'est ainsi. Et encore autre chose.

Il pose les yeux sur moi avant de poursuivre :

— Si vous me faites à nouveau votre petite crise de ce matin, je vous envoie bosser avec mes associés. Après tout, c'est eux qui voulaient absolument recruter quelqu'un, je ne m'en porterai pas plus mal si je n'avais pas à travailler avec une emmerdeuse qui m'excite et qui joue à la sainte ni touche.

Touché ! Pensais-je en mon for intérieur.

— Je vous promets de vous respecter, si vous me respectez lui dis-je en soutenant son regard.

— Je vais aller déjeuner, ajoute-t-il comme pour me faire comprendre que le sujet est clos.

Il prend son téléphone et appelle une certaine Sophie. Son regard s'adoucie et sa voix se fait mielleuse avec son interlocutrice qui doit être proche de lui. J'en ressens une jalousie qui ne me plaît pas du tout.

— Sophie, ma jolie, veux-tu déjeuner avec moi ? je t'invite, j'ai véritablement besoin de me divertir.

Je comprends qu'il a l'intention de s'envoyer en l'air avec cette Sophie. Alors qu'il me dévisage, il lui parle, un sourire sadique aux lèvres.

Je tourne la tête, me retourne et quitte son bureau. Mes yeux me brûlent mais il est hors de question que je pleure. Je vais manger, je rejoins mes collègues. Je ne sais pas comment j'ai réussi à bouger. Cet enfoiré veut fait tout pour me rendre jalouse. Eh bien c'est réussi ! Je le déteste. Oh que je le déteste ! Bien sûr que non je ne le déteste pas, je souffre tout simplement.

Shaïneze est seule à une table, je la rejoins avec mon plateau, j'ai pris du poulet grillé avec des frites, j'ai même une tartelette au citron pour faire passer mes nerfs. Au passage

d'une conversation je lui annonce que le patron a jeté son dévolu sur une certaine Sophie. J'essaie de ne pas me montrer intéressée. Elle me parle de cette Sophie qui est la secrétaire de son meilleur ami, Monsieur Benana. Nous mangeons, et une demi-heure plus tard, nous les voyons arriver. Elle semble heureuse, quelle garce ! Je crois que je la déteste encore plus qu'Arista ! Elle est relativement belle, elle a une longue chevelure rousse et des yeux verts qu'elle a mis en valeur avec son maquillage à outrance. Elle a un tailleur noir avec un chemisier rouge qui met en avant sa poitrine accentuée par un soutien-gorge push up. Ses jambes sont perchées sur des talons très hauts qu'elle a l'air de bien supporter. Elle ne me jette même pas un regard. Je suis très énervée mais essaie de ne pas le laisser paraître. Ils passent devant nous. Il m'examine. Je soutiens son regard, lui montrant tant bien que mal que je m'en fiche. Je n'arrive pas à déchiffrer son expression. Peut-être celui d'un homme comblé ? Qui sait ce qu'ils ont dû faire pendant cette demi-heure et où ils l'ont fait. Son associé Monsieur Benana le suit. Il nous salue et me fait même un clin d'œil. Shaïneze me regarde en souriant et me dit :

— Dis donc tu as un ticket ?

— Mais non, il est juste sympa avec moi, et il porte une alliance, cet homme est marié.

Nous poursuivons notre conversation en riant, ravies de déjeuner ensemble. Nous décidons de retourner au bureau. Avant de quitter la cafétéria, je risque un regard vers leur table et je surprends mon patron en train de me contempler. Il ne manque pas d'air ! Sophie finit par jeter un coup d'œil vers ma direction et dans son regard je lis qu'elle me signifie que mon patron lui appartient. Eh bien qu'elle le garde ! Xavier Lafont finit par se tourner vers son associé et lui chuchote quelque

chose. Je tourne les talons et m'en vais, ne sachant ce que les deux hommes pouvaient bien avoir échangé.

Vu qu'ils se sont mis à rire sans doute devaient-ils se moquer de moi d'une quelconque manière... J'aurai aimé être une souris pour savoir ce qu'ils s'étaient dit.

Il ne réapparaît pas de l'après-midi. Il plaide à la cour à nouveau. Sans doute sur l'affaire qu'il a dû finir hier quand j'ai quitté son domicile. Enfin devrais-je dire quand il m'a congédiée. En partant à 17h, je croise une voiture. Un C5 noir qui semble flambant neuf.

Je reconnais mon patron au volant. Il m'aperçoit, se gare et vient à ma rencontre.

— Souhaitez-vous que je vous raccompagne chez vous?

— Je vous remercie bien, mais non. J'ai croisé Sophie, vous devriez en profiter pour la raccompagner.

— Ne seriez-vous pas jalouse ? me lance-t-il.

Je soutiens son regard, il a une expression impénétrable. Il est difficile de savoir ce que pense mon patron et je lui en veux davantage pour cela.

— Bien sûr que non. Vous êtes un adulte, vous faites ce que vous voulez !

Je semble toujours irritée. Je me tourne et disparaiss dans la bouche de métro.

Ce soir, le métro est bondé, je suis en colère et frustrée. Comment a-t-il pu faire ça ? À mon arrivée dans l'appartement, je me déchausse et file sous la douche. Je pense à Aurore qui m'a envoyé un message comme quoi elle passerait la nuit chez Paul, son nouvel amant. Il semblerait que les tourteraux ne se quittent plus. Tant mieux pour eux. Au moins l'une d'entre nous est heureuse. Je mange rapidement, me douche et me mets à faire des recherches sur de nouveaux dossiers à préparer. Je fais en sorte de les classer comme Xavier les aime. Je veux

qu'il se rende compte quelle employée il peut perdre. Je m'endors vers minuit.

La journée de mercredi passe très vite. Je présente à mon patron les dossiers que j'ai préparés ; il semble satisfait même s'il ne me complimente pas. Michel m'a proposé de cotiser pour acheter un cadeau pour le départ de Shaïneze, j'ai accepté. Cette dernière est contente de mes initiatives et me dit que je suis prête pour prendre sa succession. Je me rends compte qu'elle va me manquer. Je la connais depuis peu mais je suis triste.

Je déjeune à midi avec Lola. J'apprends qu'elle a un petit ami Mathieu, blond aux cheveux longs, un mécanicien, qu'ils vivent ensemble depuis quelques années et qu'ils vont se marier cet été. Ils ont une petite Anaé qui ressemble à sa maman, qui est donc sublime. C'est un bébé comme je les aime : potelé. Je suis trop jeune pour en faire mais j'espère un jour en avoir deux ou même trois. Mes pensées vagabondent vers Xavier qui lui n'en veut pas.

— J'adore ce travail tu sais, et je suis relativement bien payée. On envisage d'acheter avec Mathieu, dans le 94. On ne sait pas encore où nous allons prospecter, on a rendez-vous ce weekend avec le banquier pour savoir combien on pourra emprunter.

Elle est si joyeuse, son sourire est un pur bonheur ! Nous finissons nos salades et nos yaourts. Nous remangerons ensemble, c'est certain. Nous rigolons encore quelques minutes et nous reprenons le travail. Mon patron est encore absent cette après-midi. J'apprends que Sophie aussi l'est. Ils sont peut-être ensemble quelque part, j'espère que non. Mais une petite voix me dit que mon patron n'est pas le genre d'hommes, à manquer le travail pour s'envoyer en l'air, du moins, je l'espère.

À 18h, je suis à la maison, douchée. Je me décide à appeler mon frère.

— Coucou canard. Comment vous allez Lana et toi ?

— Ravie de t'entendre Clown. Ici ça va. Lana est stressée à cause du mariage et maman n'arrange pas les choses. Elles vont me tuer toutes les deux. Elles se prennent la tête pour des conneries.

Depuis l'enfance nous nous appelons de cette manière, nous nous aimons énormément et nous nous le montrons de différentes façons, nos petits noms en font partie.

— Tu comprends pourquoi j'ai refusé de vous aider.

— Et toi ? Tu me sembles épuisée. Comment se passe ton stage ?

— Bien. Je suis contente, j'apprends vite et mon patron apprécie mais il ne le dit pas pour autant. Nous verrons bien si je tiens les six mois.

Il me rappelle que je vais recevoir un appel de la témoin de Lana pour son enterrement de vie de jeune fille. Nous parlons de tout et de rien et quelques minutes plus tard, nous raccrochons.

Aurore frappe quelques minutes plus tard à ma porte. Elle tient à me présenter son chéri.

Paul est vraiment séduisant et il est drôle. Il nous fait rire. Il me parle de mon patron, qui plaide souvent avec lui car Paul est juge. Il l'aime bien, il est tenace et intraitable. Il se refuse de perdre et il fait toujours en sorte que ça n'arrive pas souvent. Sa femme était apparemment comme lui.

La conversation dévie sur Paul, notamment sur sa famille qui vit à Nantes et qu'il va voir bientôt. Je sens qu'Aurore est attristée par cette nouvelle. Il me parle de leur rencontre. Ils travaillent dans le même tribunal. Au Tribunal de Grande Instance, lui magistrat, siégeait dans une salle et Aurore était

allée participer à une de ses audiences. Elle avait tout de suite senti son charisme et s'était fait remarquée. Il en avait été séduit à ce qu'il me disait.

Nous mangeons tous les trois, ils ont ramené des pizzas. Puis, ils vont au cinéma voir Jurassic World. Je vais me coucher. Je ne voulais pas les accompagner et être la « troisième roue » du carrosse.

Le jeudi, mon patron a des rendez-vous toute la journée. Je tape des courriers pour les avocats de nos clients. Je m'applique à la tâche. Mais mon patron ne semble pas impressionné. Il est blasé, et moi je me sens frustrée.

Le vendredi, il est peu présent au cabinet. Il a des rendez-vous en extérieur et des audiences dans l'après-midi. Il revient en fin de journée pour les pots de départ. Shaïneze a passé sa journée à ranger ses affaires et à pleurer. Je la connais depuis peu mais j'aurai aimé davantage travailler avec elle. Son départ m'attriste quelque peu, je dois l'admettre.

Il y a trois départs et en fin de journée, nous nous retrouvons tous à la cafétéria qui a été transformée et décorée pour l'occasion. Il y a un apéro dinatoire disposé digne des plus grands traiteurs. Il y a des canapés en tous genres, de la soupe de champagne et des plats froids : viandes et salades de toutes sortes. Monsieur Lafont est le premier à prendre la parole.

— Je voulais vous remercier chaleureusement Shaïneze pour le travail que vous avez effectué pour moi. Je crois n'avoir jamais eu d'assistante plus dévouée et plus rigoureuse que vous. Merci d'avoir accepté de rester plus longtemps alors que je n'étais pas un cadeau. Je vous souhaite d'être aussi bien intégrée dans votre nouveau cabinet à Bordeaux. Vous allez nous manquer. Bon vent !

Il lui remet son cadeau de notre part à tous. Elle se remet à pleurer et nous remercie chaleureusement.

Les deux autres départs sont des avocats qui partent à la retraite. Après tous les discours, nous pouvons enfin déguster le festin préparé. Je me régale, je n'aurai pas besoin de cuisiner ce soir. Je suis bien contente car je doute qu'Aurore sera là vu que c'est le weekend. Mon patron est occupé par Sophie et vers 22h, ils disparaissent tous deux. Cela me touche bien plus que ce que j'essaie de me convaincre.

Je discute avec des avocats et stagiaires et je rentre à une heure du matin à la maison.

Quelques minutes après mon arrivée, alors que je suis sous la douche, j'entends quelqu'un frapper à la porte. Vu l'heure, j'en déduis que ça doit être Aurore qui a dû oublier ses clés chez Paul. Rapidement je sors de l'eau, me sèche, mets une culotte, enfile un peignoir et me précipite vers la porte. J'espère ne pas avoir été trop longue. Mon patron est sur le seuil de la porte. Il a cette expression qu'il a eue le jour de notre rencontre. Je suis très étonnée de le voir. Je ne comprends pas ce qu'il fait là. Il ne me laisse pas le temps de réfléchir, il me pousse doucement et entre dans l'appartement avant que je ne l'y invite.

— Vous faites exprès ma parole, dit-il en regardant ma tenue.

— Vous rigolez, j'espère ? Il ne me semble pas vous avoir invité.

Je suis carrément irritée et il l'entend à ma voix.

Il ne relève pas et me dit :

— Vu l'heure à laquelle vous êtes partie, j'ai voulu m'assurer que vous alliez bien.

— Comme vous le voyez tout va bien, vous pouvez vous en aller.

Je me dirige vers la porte pour le raccompagner mais il fait mine de ne pas comprendre que je souhaite qu'il s'en aille, puis, s'approche du canapé et s'y installe. Il lève un sourcil et poursuit :

— Votre colocataire n'est pas là ? demande-t-il en balayant la pièce du regard.

— Non. Elle passe la nuit chez son nouveau mec.

Je ne comprends pas pourquoi je lui ai dit ça. Il suffisait de lui dire qu'elle ne tarderait pas pour qu'il s'en aille. Je suis bien trop stupide et midinette quand il est à proximité. Je m'éloigne et je ne vois pas la chaise sur mon passage. Je titube, en une fraction de seconde je me retrouve dans ses bras, il me tient fermement. Comment a-t-il fait pour se lever si vite ? je me demande.

— Je ne vous laisserai pas tomber, m'annonce-t-il d'une voix rauque.

Je sens mes seins durcir à son contact. Son corps réagit. Il m'embrasse. Que c'est bon ! Je suis archi nulle. Je n'ai embrassé que deux hommes dans ma vie, avec le premier ce n'était pas terrible et je devais avoir six ans. Mais Xavier Lafont, lui, avait le chic pour me donner des frissons, me faire découvrir des sensations que je ne connaissais pas. Je sens mon sexe devenir moite. Il tourne sa langue dans ma bouche. Mes seins sont si tendus que j'ai l'impression qu'ils vont exploser. Cette sensation est douce et si agréable.

L'image de Sophie m'apparaît et je le repousse. Ce qui a pour effet de faire mon peignoir s'ouvrir. Xavier découvre mon corps qui semble lui plaire. Il se met à genou devant moi. Je ne bouge pas. Il se met à caresser ma jambe, mon ventre et je sens à nouveau ces nouvelles émotions déferler en moi. Mon cœur fond, il a l'air si malheureux. Je le regarde impuissante, son regard est si triste, il a l'air meurtri. Je ferme mon peignoir et

me baisse à sa hauteur. Je le prends dans mes bras et essaie de le consoler. Au bout d'une dizaine de minutes, il me dit :

— Je n'ai pas couché avec Sophie cette semaine. Elle aimerait mais je n'y arrive plus. J'ai déjà couché avec elle mais depuis que tu es au cabinet je n'arrive pas à m'intéresser à une autre femme.

Chapitre 6

Cette nouvelle est probablement la meilleure de cette semaine. Mais je dois comprendre.

— Pourtant il me semble que vous êtes partis ensemble vers 22h.

— Je suis ravi de voir que mon chaperon a remarqué mon départ, me dit-il d'un ton plus joyeux. Elle m'a demandé de la raccompagner, elle espérait sans doute que je passe la nuit avec elle, mais je l'ai déposée et je suis parti attendre que tu rentres.

— Vous m'attendez depuis tout ce temps ?

— Oui mais ça en valait la peine.

Je ne dis rien. Je vois qu'il veut se confier donc je le laisse poursuivre. Je ne veux pas qu'il s'arrête de me parler. D'ailleurs, j'aime quand nous communiquons. Sa voix, son corps, tout m'excite en cet homme ! Je me rends compte que je pourrai me donner à lui, même s'il ne m'aimait jamais, rien que pour ressentir tout ce qu'il m'a promis et dont je ne doute plus à présent. Pas après ce que mon corps vient de me laisser imaginer.

— Tu sais, ma femme a senti mon attirance pour toi à la conférence.

Je suis sidérée par sa confiance. Il s'en souvient, et me donne même des détails.

— En rentrant à la maison, j'ai eu droit à la pire scène de ma vie. Elle pensait que j'allais la tromper avec toi. Je n'avais jamais ressenti une attirance aussi forte pour une autre femme que la mienne et cela juste en posant mes yeux sur toi, je ne

pouvais l'expliquer. C'était comme un coup de foudre. Mais je savais que malgré l'impression que tu m'avais faite, je n'aurais jamais pu tromper ma femme. Je l'aimais bien trop pour cela. Une attirance n'aurait pas suffi pour que j'aille plus loin à cette époque. Je n'aurais jamais tout gâché pour une histoire de cul.

Son corps se met à trembler. Je lève son visage pour qu'il me regarde.

— Merci de me dire cela. Même si je ne comprends pas pourquoi tu es attiré par moi.

— Je dirais que tu dégages un quelque chose, une force, une telle indépendance ; et tes yeux, le miroir de ton âme, en disent tellement sur toi. Tu es juste... magnifique !

Je l'embrasse avec passion. Et il me rend mon baiser avec autant de plaisir et d'exaltation. Je m'étonne de cette initiative qui semble lui plaire. Il me soulève et m'amène dans ma chambre que je lui indique par des gestes. Il me pose délicatement sur le lit et je lis son désir dans ses yeux. Il me dévore littéralement. Je me sens belle. Il y a une semaine, je n'aurai jamais cru que j'allais coucher avec mon patron. Je lui ai parlé pour la première fois, il y a cinq jours, pourtant j'ai l'impression de le connaître depuis toujours. Je ne peux imaginer meilleur amant pour me déflorer. Il recommence à m'embrasser et tire sur le peignoir. Il me le retire et ses doigts commencent à parcourir mon corps qui s'embrase. Je suis en transe. Il m'embrasse les seins, me lèche les tétons comme s'ils s'agissaient de glace.

— Oh mon dieu ! je lui susurre.

— Oh oui c'est trop bon, me dit-il du bout des lèvres tout en poursuivant sa descente.

Je sens son membre qui durcit à travers son pantalon. Je me sens excitée et je commence à avoir peur. Je me raidis et il le sent. Il me regarde et me demande si je souhaite qu'il s'arrête,

je lui murmure que non. Je le sens soulagé. Je pense qu'il est tellement excité lui aussi, qu'il aurait du mal à se retenir. Cette nuit, je vais véritablement devenir une femme. Je ne sais pas comment il va le prendre et j'ai peur de le lui dire. Il s'en rendra compte, c'est sûr. Il glisse sa langue sur mon ventre, je soupire de plaisir, j'aime toutes ces nouvelles émotions. Il n'avait pas menti, comme il est bon d'être la maîtresse de Xavier. Il glisse ses doigts dans mon intimité. Je suis terriblement humide, mais il sent que ses doigts ne passent pas et que je me contracte, il me regarde sévèrement. Mortifiée je suis certaine qu'il va s'en aller et me laisser là. Il se redresse et me dit :

— Comment ça se fait ?

Je lui réponds en toute honnêteté.

— Je suis une sainte nitouche, tu l'as dit toi-même.

Je l'observe et voit que ça l'irrite que je dise cela. Je me reprends donc :

— Non, je plaisante, pour être tout à fait honnête, j'ai toujours mis en avant mes études. Je n'ai jamais vu aucun homme comme un amant potentiel. Aucun ne m'a jamais attiré avant toi, certains de mes amis me pensaient même lesbienne, lui dis-je avec un sourire. Le seul homme qui ne m'a jamais fait frissonner, c'est toi. Le jour où je t'ai rencontré, mais je savais que je n'avais aucune chance. Les yeux de ta femme avaient été clairs. Et je l'avais aussi senti à ta façon de la regarder. Je ne voyais, en fait, pas d'intérêt de coucher avec des hommes.

Comme pour le rassurer, j'ajoute :

— Mais maintenant je suis prête. Je ne te demande rien. Même si demain tu ne veux plus de moi je ne le regretterai pas.

— J'en suis flatté.

Il me regarde à nouveau, il lit mon désir dans mes yeux et se remet à m’embrasser. Je suis pantelante. Cette fois, il ne glisse qu’un doigt en moi le plus délicatement possible et je suis au bord de l’extase. Il le bouge doucement et je découvre ce qu’est le sexe avec un homme comme jamais je ne l’aurais soupçonné. Purée comme c’est bon ! Il descend et se positionne entre mes cuisses. Je n’arrive pas à me sentir gênée avec lui. Je sens sa langue qui commence à me lécher, mon clitoris est merveilleusement stimulé, il poursuit ce merveilleux massage buccal que je n’aurais jamais pu imaginer. Il amplifie ses va-et-vient avec son doigt et accentue la succion de mon clitoris. Et là, je ne tiens pas, je ne tiens plus, je me mets à jouir. Une jouissance incroyable, j’ai des papillons dans les yeux, dans le ventre, je navigue dans un monde inconnu qui, je l’espère, me verra souvent. Il se redresse et m’embrasse. Je goutte le jus que je produis qui a un goût légèrement sucré. Je suis molle et pourtant je me sens si bien. Je ne me serais jamais doutée que faire l’amour pouvait être si plaisant. Si je l’avais su ! Et j’observe Xavier, je me rends compte que non, même si je l’avais su je l’aurais tout de même attendu. Aucun homme n’aurait pu me faire vivre ce que je ressens aujourd’hui, ce sentiment de plénitude et de bonheur intense.

Il se redresse et me regarde avec émotion.

— Veux-tu que je poursuive ? Où souhaites-tu t’arrêter ?

— Non, je veux aller jusqu’au bout.

Il se déshabille doucement et je le contemple. Il le fait trop doucement à mon goût, mon corps a de nouveau faim de sentir les caresses de cet homme, mon amant, d’avoir son sexe en moi. Ce corps est aussi beau nu qu’habillé. Il est grand, cet homme nu au corps si merveilleusement sculpté est juste une beauté. Ses muscles sont saillants, ses pectoraux sont puissants et son membre semble tellement gros que j’en ai peur. Il me

rassure. Il enfle un préservatif, que je ne l'avais pas vu sortir tellement j'étais occupée à regarder son corps et me dit :

— Je vais y aller doucement. Je te le promets.

Il s'allonge sur moi et je sens son sexe dur glisser doucement. Je suis tellement mouillée que son membre rentre assez facilement en moi. Je pousse un cri lorsqu'il passe la barrière de mon hymen et il me chuchote que c'est bon. Cela m'aide à oublier la douleur et je commence enfin à apprécier de faire l'amour avec mon nouvel amant. Il est doux et je ressens des émotions formidables. Je le sens au plus profond de moi et je commence à ronronner. Je finis même par onduler avec lui, ce qu'il apprécie. Ses mouvements sont de plus en plus rapides, mon corps s'effrite, j'ai l'impression de me liquéfier. Sentir ce sexe dur et doux à la fois me culbuter est une expérience extraordinaire et je me sens belle et femme pour la première fois de ma vie. Pendant un temps qui me semble être infini, nous profitons du plaisir que l'autre nous offre et juste avant qu'il sombre dans le néant, je sombre moi-même à nouveau. Nous restons allongés repus, heureux pendant au moins une heure sans prononcer un mot. Nous finissons par nous endormir collés l'un à l'autre et l'un dans l'autre. À notre réveil, je propose à mon nouvel amant d'aller manger.

Il est un peu plus de midi et je commence à avoir faim. Il se redresse et jette son préservatif dans ma poubelle. Je prends une douche rapide, m'habille d'un jean, top et pull lui se rhabille avec ses vêtements de la veille et nous allons dans la cuisine. Je commence à préparer et lui propose d'allumer la télé. Je nous prépare une salade avec des tomates, des lardons, du fromage de chèvre chaud sur du pain de mie toasté. Une demi-heure plus tard, Xavier dévore sa salade avec appétit.

— Le sexe ça donne faim, me dit-il en mangeant son repas.

En quelques minutes, il a tout englouti. Il semble apaisé, heureux. Depuis le début de la semaine que je travaille pour lui, je ne l'ai jamais vu ainsi. Je suis, moi aussi, très épanouie. Je ne sais pas où cette histoire me mènera mais une chose est sûre, je profiterai de chaque moment que cet homme voudra m'offrir et je vivrai cette relation à fond, qu'elle dure un jour, un mois, un an. Je sais qu'elle ne sera pas éternelle à ce moment-là mais je l'accepte.

— Je me sens bien avec toi, me susurre-t-il à l'oreille.

Je l'embrasse, je ne dis rien. Je ne fais que sourire.

— Ton sourire est beau à voir, ajoute-t-il. On sent bien que tu as baisé toi. Tu respirez le sexe.

Je me tords de rire. Je ne dis rien, il n'y a rien à ajouter après tout, il dit vrai. Nous regardons la télé encore un moment et mon amant finit par rentrer chez lui. Il part ravi. Le dimanche passe très vite. Je lave mes vêtements et les repasse. Je travaille sur quelques dossiers que j'ai ramenés, ce qui fait que je ne vois pas la journée passer. Le soir, je me rends compte que je n'ai pas eu de nouvelles de Xavier. Je décide de ne pas le déranger. Je le verrai bien demain.

Le lendemain matin, j'arrive au travail en pleine forme car je vais revoir mon amant. Je porte un tailleur pantalon blanc en lin, un chemisier bleu et des petits talons de la même couleur. Je suis maquillée discrètement et mes cheveux sont attachés. Je fais un grand sourire à Arista en arrivant. Je monte et arrive à mon box. Je jette un coup d'œil à Xavier qui est dans son bureau. Il semble tendu. Je vais dans son bureau, je veux lui parler. Je frappe et entre avant qu'il m'invite à le faire. Il se dirige vers la porte, la ferme à clé et me lance :

— Ce n'est pas parce que je t'ai baisé ce weekend que tu n'es pas sensée attendre que je t'invite à entrer dans mon bureau.

Il est énervé, je n'ai pas l'intention de supporter son humeur.

— Tu sais quoi, vas te faire foutre, dis-je en faisant demi-tour.

— Je t'interdis de quitter ce bureau, il hurle.

Je me retourne et l'observe mais il ne dit plus rien.

Alors je m'en vais après avoir déverrouillé la serrure et je claque la porte pour lui montrer mon mécontentement.

Je me remets à bosser alors que tous les yeux sont posés sur moi. À midi, Lola et Michel viennent manger avec moi. Tous deux me regardent et me demandent ce qui se passe entre Xavier et moi. Je leur dis que je ne me laisserai jamais faire par un patron tyran et désagréable et que je m'en fous qu'il me vire mais que comme il sait que je suis une bonne stagiaire il ne le fera pas. Je joue la prétentieuse, exactement ce que je déteste mais je n'ai pas le choix. Je tiens la journée et, le soir en rentrant à la maison, je file sous la douche, ne mange même pas et me glisse dans mon lit, en pleurs. Ce lit qui avait été la scène de ma merveilleuse relation sexuelle avec Xavier à peine quarante-huit heures auparavant. Comment un homme peut-il être aussi doux et méchant à la fois ?

La semaine passe vite. Après chaque journée de travail, je me trouve une occupation, je flâne dans Paris, fais les soldes et déniche cinq beaux tailleurs jupes et pantalons pour un prix raisonnable et quelques chemisiers. Je m'inscris même pour plusieurs séances d'aquagym. Au travail, je fais tout pour éviter Xavier au maximum quand il est présent au cabinet. Il me manque tant. Chaque fois que je pose le regard sur lui, je sens une douleur vive qui me submerge. Aurore rentrera ce soir récupérer des affaires et repartira. Je ne l'ai pas vu depuis le weekend précédent.

Vendredi soir, je reçois un appel du témoin de Lana.

— Bonsoir Ashley, je suis Valérie, le témoin de Lana.

— Bonsoir Valérie, j’attendais ton appel. Je t’écoute.

— Donc pour son EVJF⁵, j’ai vu avec des amies et nous serions partantes pour faire une matinée dans un hammam, puis un pique-nique dans un parc, ensuite une après-midi dans les rues de Poitiers avec plein de gages à effectuer, puis nous finirons la soirée dans un restaurant karaoké qui fait night-club. Cela nous coûterait à chacune dans les 60€, est-ce que ça t’irait ? À midi, chacune prévoit un petit quelque chose pour le pique-nique. Pourrais-tu en parler à Aurore s’il te plaît ? Il me semble que c’est ta colocataire, c’est bien ça ?

— Pour moi pas de soucis, je lui en parle. Je te tiens au courant mais à mon avis elle sera partante aussi. Nous raccrochons après avoir convenu de toutes se retrouver à Poitiers le samedi 2 mai. Le vendredi étant férié, nous pourrions y aller ce jour-là si cela convient à Aurore.

⁵

Enterrement de vie de jeune fille

Chapitre 7

Trente minutes plus tard, Xavier arrive, il porte une tenue décontractée qui lui sied à merveille, comme toujours. Il sent bon le savon et il porte encore une fois ce parfum Hugo Boss qui lui va si bien. Je suis déjà enivrée par cet homme. Il a le regard sombre et triste. Il est encore tourmenté, je le vois à ses yeux mais je ne sais quoi lui dire.

Il m'embrasse au moment où Aurore quitte sa chambre pour s'en aller. Elle me fait un clin d'œil et nous souhaite :

— Bonne nuit les tourtereaux, pas de bêtises.

Elle explose de rire. Nous la saluons, en espérant qu'elle s'en aille très vite.

Il me regarde, je lis le désir dans ses yeux. Il s'approche de moi et ses mains me caressent les seins, ils sont tout durs et on peut les sentir à travers la nuisette que je porte pour l'occasion. Il me lèche le lobe des oreilles. Je ronronne tellement j'apprécie. Puis, il m'embrasse à pleine bouche. Je n'arrive plus à respirer tellement il me captive. Il poursuit ses caresses buccales sur mes seins. Il me touche avec tendresse ce qui contraste avec son appétit que je sens féroce. Je suis déjà terriblement humide entre les jambes, il continue à me dévorer les seins et glisse un doigt dans mon sexe. Je sens une chaleur m'envahir. Comme c'est bon ! Je recule, me libérant de son emprise, de ses multiples caresses et l'entraîne dans ma chambre. Moi aussi, j'ai envie de lui faire vivre ce que je ressens. Ainsi, il s'allonge et je le déshabille doucement. Je retire son jean. Il est pieds nus. Je détache ses boutons un à un

afin de le faire languir. Il lui reste son caleçon. Je lui suce les tétons. J'effleure ses pectoraux de mes mains qui ne sont pas encore expertes et je m'attarde sur ses pointes. Il ronronne de plaisir et je sens son sexe encore durcir. Je passe la langue sur son caleçon. Il veut le retirer mais je l'en empêche. Il comprend qu'il doit patienter et me laisse contrôler son plaisir. Je continue donc à le titiller ce qui l'excite terriblement. Puis, je lui retire son caleçon et prends en bouche son membre gros et dur. J'ai du mal au début, je déglutis et j'ouvre plus grand la bouche. Je sens que mes attouchements lui plaisent. Il soupire, ce qui me met en confiance. Je lèche donc plus vigoureusement son sexe et j'arrive à le mettre plus profondément dans ma bouche. Il se délecte, m'agrippe les cheveux et me les frôle, ce qui m'excite davantage. Je sens qu'il va jouir, cependant il me repousse en douceur. Il m'ôte ma nuisette, il veut sentir ma peau contre la sienne et voir mon corps nu. Il m'observe un moment et me dit :

— Tu es juste magnifique, on dirait une déesse. Tu as des formes là où il faut. Je vais te prendre comme un fou je suis en transe et terriblement excité. Il prend un préservatif, dans la poche de son pantalon. Je lui fais comprendre que je veux l'aider ; avec des gestes d'experts, il me guide tel un professeur et me montre ce que je dois faire. Je fais exactement ce qu'il me dit et fière de moi, je me lève et m'empale sur son membre. Cette nouvelle position me fait un peu mal mais je m'ouvre rapidement, mouillée que je suis et je sens le gros sexe de mon amant en moi. Il est dur, vigoureux et me pilonne. Je bouge, me redresse et m'empale à nouveau sur sa queue. La sensation est somptueuse. Je n'ai, je crois, pas de mots pour qualifier ce plaisir intense qui me transperce le corps. Il ne me faut pas longtemps pour sentir que je vais jouir. Je le regarde. Il me déplace, je sens qu'il veut contrôler mon orgasme et me

tourne en levrette. Il agrippe mes hanches et se met à bouger vigoureusement. Ses mouvements précis nous envoient en peu de temps au septième ciel. Nous nous endormons ainsi. Quelques heures plus tard, je le sens à nouveau durcir dans mon corps qu'il n'avait pas quitté. Il remue doucement et repart dans ses va-et-vient. Il se rend compte qu'il doit changer de préservatif. Il me dit mi-sérieux, mi-amusé :

— Si tu veux que je te fasse l'amour régulièrement, il faudra peut-être penser à un moyen de contraception autre sinon tu me couteras cher en préservatifs.

Je souris en entendant ses paroles. Il veut donc que notre histoire dure. Je suis si heureuse de l'entendre dire ça. Il me sourit à son tour et rajoute :

— Que dirais-tu si tout à l'heure j'allais faire un test de dépistage ?

Il marque un temps d'arrêt et reprend, d'une voix émue :

— Depuis ma femme j'ai eu quelques rapports sexuels et tous protégés mais je veux te prouver que tu n'as rien à craindre.

Il remet vite un autre préservatif et me refait l'amour. Après notre nouvel orgasme, il me demande :

— Tu sais qu'il y a de nombreuses manières de faire l'amour ?

— Je suis inexpérimentée mais je ne suis pas demeurée, dis-je légèrement vexée.

Il me parle de jeux érotiques et me propose ainsi de le suivre dans un sex-shop plus tard dans la journée. Je trouve ça terriblement excitant et j'accepte.

Je me dis que s'il ne veut pas utiliser de préservatifs avec moi c'est qu'il veut vraiment que notre histoire dure. J'en suis toute émue. Cet homme serait-il en train de s'attacher à moi ?

Le matin, nous nous douchons, prenons le petit déjeuner. Je lui prépare des œufs au plat, du bacon, des toasts grillés et du café. Je me contente de mes céréales et de mon lait.

— Ne me dis pas que tu es au régime ? me demande-t-il.

— Non, je lui réponds, j'aime bien manger ça le matin tout simplement.

— Tu es sublime comme tu es, juste parfaitement bien proportionnée là où il faut.

Je me sens rougir, et pour une raison qui m'échappe il semble rassuré de ma réponse.

Nous quittons mon appartement et nous dirigeons vers sa voiture. Cette dernière est très spacieuse, l'habitacle est, lui, très accueillant. Je commence à m'imaginer en train de faire l'amour avec lui dans cette voiture. Je dois le regarder avec un œil cochon car il me dit :

— N'y pense même pas.

Je le regarde et réponds que je ne sais pas de quoi il parle avec un sourire qui en dit tout de même long sur mes pensées. Il semble changer d'avis.

— Nous verrons plus tard. Si tu es sage bien sûr.

Heureusement que nous sommes samedi car en semaine à 8h du matin, nous serions dans d'interminables bouchons. Il va à la clinique de la Muette à proximité du travail. J'en déduis qu'il doit y connaître du monde car j'arrive à avoir très rapidement un rendez-vous avec un généraliste qui me prescrit une pilule, pendant que lui fait son test de dépistage. En moins d'une heure nous repartons. Il m'arrête devant une pharmacie où je vais récupérer ma pilule et je calcule que je pourrais normalement la commencer en début de semaine prochaine.

Puis, nous allons du côté de Pigalle. Nous nous arrêtons devant un sex-shop. Nous pénétrons dans le bâtiment ; je m'imaginai un endroit insalubre, pas du tout à l'image du

charmant endroit que je découvre. Comme quoi les aprioris... Il y a des godemichés partout, je rougis en essayant d'en trouver un de la taille du sexe de Xavier. Comme s'il lisait dans mes pensées, il me dit :

— On va se calmer Mademoiselle. Je suis un homme, pas un objet. La mienne est vraie.

Je souris mais ne dis rien. Il y a des DVD, des tenues, des anneaux, et plein d'autres accessoires que je ne connais pas. Il achète un anneau qui donne du plaisir aux deux partenaires. Il prend aussi des menottes, une tenue de policière pour moi, des dés et des cartes. Il prend même un DVD et des petits objets qui me sont inconnus. Je ne suis pas sûre d'aimer ce genre de films, où la femme a vraiment un rôle dégradant. Je n'ai jamais vu de films pornographiques mais j'ai déjà vu des magazines dans la chambre de mon frère qui m'ont semblés montrer un aspect dévalorisant de la femme. Après nos achats coquins, nous rentrons préparer des tagliatelles avec des épinards au saumon. Nous préparons le repas ensemble comme un couple soudé. Puis, nous décidons d'aller au cinéma. Je le vois sortir quelque chose du sac du sex-shop. Je ne sais pas ce que c'est alors j'attends. Il s'approche.

— Tiens, j'aimerais que tu mettes ça, me dit-il.

Je regarde l'objet qu'il a sorti ; je ne comprends pas ce que c'est. Il m'explique. Il s'agit d'un œuf vibrant que je dois mettre dans mon vagin. Il vibre quand on l'actionne. Il y a une télécommande que Xavier activera quand il en aura envie. Cela me fait bizarre de le laisser totalement contrôler mon plaisir mais j'ai confiance en cet homme. Je vais le mettre et nous partons.

Nous allons voir Cinquante Nuances en V.O dans un cinéma indépendant. Xavier déclenche l'œuf à chaque fois qu'il y a une scène sexuelle entre les deux protagonistes du film. Il le

fait vibrer doucement. Ce qui m'excite mais me frustre en même temps car il n'est pas assez fort pour me faire atteindre l'orgasme. Il me caresse les mains. Je décide de lui caresser le sexe. Je glisse une main sous son jean et sens son sexe durcir sous mes caresses. La salle n'est pas bondée mais nous sommes entourés de gens mais personne n'est à proximité, nous avons veillé à garder une certaine intimité. Il me semble voir un homme nous mater. Il me regarde avec des yeux de pervers ; je crois qu'il a compris ce que je fais. Je rougis et Xavier qui suit mon regard comprend lui aussi, ce qui a pour effet de le faire encore plus durcir. Il me chuchote de continuer et de laisser l'homme nous mater. Je ne comprends pas que ça l'excite de se savoir observer par un voyeur. Je ne m'arrête donc pas et continue à le caresser, lui-même accentue les vibrations de l'œuf ce qui a pour effet de me faire gémir. J'essaie d'être la plus discrète possible mais cela devient difficile. Nous nous regardons, il m'embrasse, et ma main finit par le faire jouir et l'œuf, dont il a accéléré la vibration pour mon plus grand bonheur, me fait jouir à mon tour. J'observe, à nouveau, le voyeur qui nous matait et m'aperçois qu'il s'est caressé en nous regardant. Il s'essuie sans aucune discrétion, Xavier se tourne vers lui et lui sourit. Je suis encore excitée. Je veux qu'il me pénètre. Nous quittons la salle avant la fin du film et filons aux toilettes. Il me retire l'œuf et me soulève la robe, je ne porte pas de culotte pour son plus grand plaisir. Il s'assoit sur les toilettes qu'il a au préalable nettoyé avec du papier toilette et du gel désinfectant et je m'assoie sur lui. Je me lève et je m'empale sur sa queue déjà très dure. Je me fais limer divinement. Je suis au bord de l'orgasme et je me mets à jouir à nouveau. Je lui enserme la queue ce qui a pour effet de le faire partir à son tour encore une fois. Je l'embrasse, me redresse et nous sortons des toilettes comme si de rien était.

Cette petite expérience est bien agréable. Je ne me savais pas capable de tant d'audace. Le soir nous dinons d'une omelette et nous couchons épuisés.

Chapitre 8

Le dimanche, nous ne voyons pas les heures passer, après les douches et un petit déjeuner en amoureux, nous sortons et nous arrêtons dans un Tavern Kanterbrau, Xavier prend du magret avec des patates sautées. Je prends un filet de bœuf avec une sauce roquefort et une patate au four et sa sauce au fromage blanc si délicieuse. Nous mangeons avec appétit. À un moment, il m'observe et je vois sa main s'approcher de mon visage. Il me le frotte et amène son doigt à sa bouche. Ce geste est sensuel et il m'excite. Il voit mes seins se durcir sous mon top. Je prends une glace, lui un café. Je lèche ma glace comme s'il s'agissait de sa queue. Je vois à quel point cela l'excite à son tour. Il paye l'addition et nous décidons de rentrer chez moi. Je ne sais pas si Aurore sera là mais nous n'avons pas le choix. Il est logique que jamais Xavier et moi n'auront de rapports sexuels dans sa maison, qui est aussi celle de Nathalie.

Pendant le trajet, j'envoie un message à Aurore pour savoir si elle est rentrée. Elle me dit que non, qu'elle nous laisse l'appartement et qu'elle reste chez Paul afin que l'on puisse faire des choses salaces. Je la remercie, ma meilleure amie est juste la plus merveilleuse des amies.

En arrivant, on dirait que l'envie de mon amant a diminué, il se met à feuilleter mes albums photos et me questionne. Je lui parle de mes parents et de mon frère.

— Tu y vas souvent en Guyane ?

— Assez oui, la famille du côté de maman est là-bas. On y va tous les trois ou quatre ans et j’y ai vécu quatre ans quand j’étais enfant. J’ai beaucoup aimé.

Il me parle des insectes, du climat et de nombreuses autres choses dont il a entendu sur la Guyane. Je lui dis qu’il y a autant d’insectes ici que là-bas, que pour les voir il faut aller dans la forêt et que la Guyane est un magnifique département à visiter. Je lui parle de la Fusée Ariane, des criques, des communes telles que Cacao, Iracoubo, Saint-Laurent et des Iles du Salut. Il semble conquis et me dit que peut-être un jour, il m’y accompagnera.

Je jubile intérieurement mais j’essaie de ne pas trop le lui montrer. Je lui parle de mon frère qui est sur le point de se marier. Son regard change, j’ai peur de lui avoir fait se rappeler des souvenirs avec Nathalie, mais aussitôt, son regard redevient doux et avenant. Il me parle de son mariage, de la joie qu’il avait eue.

— Tu sais, Nathalie et moi, on se connaît depuis notre naissance, on savait qu’on finirait ensemble on voulait donc profiter de la vie avant. Elle a couché avec d’autres hommes avant moi et moi pareil. J’ai profité des charmes d’autres femmes mais lorsque nous nous sommes mis ensemble c’en était fini. Nous n’avions pas de regrets, de par nos expériences passées. Je ne l’ai jamais trompée et je sais qu’elle non plus. Je suis persuadé que le fait d’avoir choisi de profiter de la vie avant de se marier ensemble nous aurait permis de ne jamais tromper l’autre. C’était notre façon à nous de voir les choses.

Je me rappelle que moi je ne veux pas connaître d’autres hommes sur le plan sexuel que cet homme, et suis persuadée que l’amant qu’il est, ne me fera jamais regretter ce choix. Mais je ne peux pas lui dire. Nous débutons à peine notre relation, je ne veux pas le faire fuir.

— Je suis donc la première femme vierge avec qui tu as couché ?

— Oui, c'est une nouvelle expérience pour moi mais j'ai apprécié d'être ton mentor, après tout, c'est ce que je suis, dans la mesure où je suis aussi ton patron.

Il me fait un énorme sourire, dévoilant ses dents blanches, puis, il reprend son récit.

— Après nos études, quand nous avons fait nos stages chez nos parents, bien évidemment, nous avons décidé de nous marier. Nous avons fait notre voyage de noces aux États-Unis, nous avons visité toute la côte ouest. Nous y sommes restés trois semaines.

— En ce qui me concerne, j'adore la Californie mais je préfère New York.

Il me regarde d'un œil interrogateur.

— Eh oui, ma mère est professeur d'anglais mon cher. J'ai donc visité de nombreux pays anglophones.

— Bien sûr, suis-je bête.

Il s'arrête semble réfléchir un moment mais très vite poursuit son histoire.

— Nathalie et moi, comme tu peux le constater, sommes restés dans le cabinet. Nos parents ont pris leur retraite il y a trois ans, juste avant....

Il ne poursuit pas.

— Si tu ne veux pas en parler, tu n'es pas obligé de le faire.

Il poursuit comme s'il ne m'avait pas entendu.

— Un jour, nous décidons de faire un bébé. Nous sommes heureux, les plus heureux du monde mais le bébé ne vient pas. Nat fait donc des tests et moi aussi. Elle apprend qu'elle a un cancer de l'utérus qui s'est généralisé en quelques semaines,

les médecins ont constaté qu'elle avait des métastases partout et qu'il était trop tard pour qu'elle survive même avec la chimiothérapie. Elle était fatiguée depuis un moment mais nous pensions que cela venait des traitements qu'elle avait pour...

Il est ému, des larmes coulent de sa joue mais il reprend son discours. Il semble si vulnérable en ce moment.

— Elle voulait se battre et refusait la fatalité, elle a commencé une chimio et des rayons mais il était déjà trop tard. Nous nous sommes battus ensemble. Elle m'a fait jurer de te retrouver et de t'épouser. Je l'ai traité de folle. Elle était persuadée que toi seule pourrait me guérir d'elle. C'est la raison pour laquelle j'ai sursauté quand je t'ai vu au cabinet. Je ne t'aurais jamais cherchée, finit-il par me lâcher comme pris en faute. J'imagine que c'est le destin qui t'a amené à moi en quelque sorte...

Il me prend dans ses bras et je me mets à sangloter. J'aime cet homme à ce moment-là d'un amour indéfectible, je doute qu'un autre homme ne me touche un jour et je comprends subitement ce qu'il ressent pour sa femme.

Il finit par ajouter :

— Je te désire terriblement mais je ne pense pas que ma femme ait raison. Je ne dis pas que je ne pourrai pas être heureux avec toi mais je ne suis pas sûr d'être capable de te donner ce que tu m'as dit souhaiter. J'ai tant aimé ma femme, je ne crois pas être en mesure d'aimer quelqu'un comme elle. Je pense être capable de t'aimer un jour mais probablement pas comme elle. Penses-tu que tu pourrais l'accepter?

Ces paroles me font mal mais je ne veux pas tout gâcher entre nous.

Je le regarde encore et encore, et finis par chuchoter :

— Je l'espère.

Je le sens rassuré et même apaisé, puis, je sanglote dans ses bras pendant un moment. Lui est heureux de m'avoir parlé d'elle et moi ravie qu'il se soit senti en confiance avec moi, en tout cas assez pour me parler de son amour pour elle. Cette femme que je détestais était devenue plus que sympathique à mes yeux, elle voulait qu'il me retrouve et qu'il soit heureux avec moi. Je la remercie en mon for intérieur même si, comme lui, je doute que cela soit vrai. Il me désire, j'en suis sûre mais il ne me regarde pas comme elle. Nous finissons par nous lever. Nous allons dans la chambre et nous endormons. Vers 18h, je me réveille. J'essaie de bouger sans réveiller mon amant qui est juste d'une beauté époustouflante pendant son sommeil. Un mouvement trop rapide et il se réveille. Je lui dis de se rendormir, que je reviens mais il me suit. Je prépare rapidement un colombo de porc avec du riz. Il dévore le plat, me disant que ce repas est un véritable délice, qu'il l'adore. Je lui promets de lui faire découvrir d'autres plats de la Guyane.

Après le repas, nous sortons quelques objets pour agrémenter notre soirée, un petit jeu avec des dés, et c'est moi qui débute. Je dois l'embrasser, puis lui caresser un téton, le jeu se poursuit avec lui qui doit me peloter les seins puis la chatte. Nous sommes tellement excités que nous finissons par abandonner le jeu. Nous nous mettons en position 69, et nous commençons à nous lécher mutuellement. Je suis toujours aussi surprise de ne me sentir pas gênée d'être nue devant cet homme qui me fait l'amour que depuis à peine quelques jours. Nous nous léchons tous les deux avec ardeur, ma chatte est en feu, brûlante de désir et moite. Sa queue, elle, est énorme et délicieuse. Nous explosons tous deux. Je jouis tellement fort que je pousse des gémissements que j'ai du mal à contenir malgré le liquide de la semence de Xavier dans ma gorge. Je l'avale et ne lâche pas son sexe avant qu'il ne m'ait tout donné.

Nous changeons de position et mon amant décide de me mettre en cuillère après avoir enfilé son préservatif et l'anneau fraîchement acheté, cette position est un délice. Je sens mon amant profondément en moi et je sens l'anneau vibrer sur mon clitoris en feu, gorgé de sang. Je finis par haleter, de nouveau, de plaisir. Faire l'amour avec Xavier est tout simplement un pur bonheur. Je vois dans son regard que lui aussi découvre des sensations différentes avec moi. Mais j'y vois aussi que ça le dérange. Mais je n'ose lui en demander la raison. Nous refaisons l'amour vers 4h du matin, mon amant, assis me tient dans ses bras, moi assise sur lui. Et encore une fois durant le week-end, nous bougeons à l'unisson et jouissons encore ensemble.

— Je crois qu'en moins d'une semaine j'ai plus fait l'amour avec toi que toutes les fois où j'ai touché une femme depuis Nathalie.

Je suis surprise.

— Pourtant les collègues disent que tu sors avec une femme différente tous les soirs.

— Il ne faut pas croire tout ce que vous entendez Mademoiselle Cholat. En tant qu'avocate vous devriez le savoir pourtant.

— Je ne suis pas encore avocate, je ne suis qu'une stagiaire Monsieur, j'ajoute une pointe de malice dans la voix.

— Et quelle stagiaire ! Une magnifique emmerdeuse.

Je repense à ce qu'il m'a dit.

— Ton beau-frère était au courant du vœu de ta femme ?

— Bien sûr.

— Ah !

Il me regarde sans comprendre et un instant plus tard il suit mon raisonnement.

— Non, il n'aurait jamais pu savoir que c'était toi.

— Tu en es sûr ?

— Non, le conçoit-il quelque peu désabusé.

— Le jour de mon arrivée, j'ai rencontré tes associés, et ils m'ont tous deux dit de ne pas me laisser faire. Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'ils entendaient par là mais maintenant je pense savoir pourquoi. Ta femme semblait comme moi rebelle et je pense que c'est ce qui te plaisait en elle.

Je vois ses yeux s'assombrir. Je ne poursuis pas et attends.

Il s'énerve et me jette à la figure :

— Je t'ai déjà dit de ne pas te comparer à elle. Tu n'es pas elle et tu ne le seras jamais, aucune femme ne lui arrivera jamais à la cheville. Il se rhabille et s'empresse de partir, tourmenté.

Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Je regarde l'heure, il est 22h. Nous venons de faire l'amour et quelques minutes après, il est parti. Cette fois-ci, c'est fini je ne reviendrai plus vers lui. Tant pis. Je pleure encore et encore toutes les larmes de mon corps. Ma nuit est encore une fois agitée.

Ce matin, lundi, j'arrive au cabinet vers 8h, cela fait trois semaines que je travaille pour Xavier. J'ai eu des nouvelles de Shaïneze qui m'a envoyé un message me disant qu'ils ont fini leur déménagement et qu'elle partait définitivement sur Bordeaux, qu'elle avait beaucoup apprécié de travailler avec moi et que si je voulais venir la voir, elle et son chéri se feraient un plaisir de me recevoir. Le dragon Arista est toujours à son poste. Je ne la regarde même pas.

Je m'installe à mon box et me lance dans les recherches pour un nouveau dossier. Encore une affaire de divorce, une vieille riche qui avait épousé un gigolo de 35 ans son cadet et ne voulait pas lui laisser quoi que ce soit parce qu'elle avait

surpris son mari au lit avec sa femme de ménage beaucoup plus jeune qu'elle.

Elle ne savait pas que ça finirait comme ça, cette vieille conne ! Et toi, me dis-je, tu ne savais pas que ça finirait comme ça aussi ? Mon patron n'apparaît pas au bureau de la matinée. J'en suis à la fois soulagée et triste.

À midi, je vais manger à la cafétéria. Un jeune homme que je n'avais jamais vu auparavant me demande s'il peut s'asseoir avec moi. En voyant son visage jovial et beau par-dessus le marché, je ne pus qu'accepter. Il semble avoir 25 ans, blond aux yeux bleus ; on dirait mon père en plus jeune. Nous commençons à discuter. On parle de nos familles, de nos études, de nos amis et on se rend compte que l'on a plein de points communs. Philippe Veral est un charmant jeune homme de 26 ans fraîchement diplômé ayant fait de brillantes études à Villetaneuse. Ses parents habitent à Pontoise, il a une jeune sœur de 18 ans qui vient d'avoir son bac et étudie les lettres afin de devenir professeur de français. Lui, vit à Paris aussi, dans le 15ème, Porte de Convention. Il a quelques amis, tous avocats comme lui. Il a fait son stage dans le cabinet d'abord avec Nathalie Lafont puis avec son frère lorsqu'elle est décédée. Il me dit qu'elle était intelligente et qu'elle ne méritait pas une telle fin et que c'était un merveilleux mentor. Je le regarde captivée, c'est à ce moment-là que mon patron arrive avec son meilleur ami et son beau-frère pour déjeuner. Je sens son regard peser sur moi. Je me doute qu'il désapprouve ce que je fais. J'ai comme l'impression qu'il m'en veut. Je m'en fiche, je suis une adulte, célibataire, je peux parler avec qui j'ai envie. Je détourne la tête et reprends ma conversation très animée avec Philippe. Ce jeune homme est gentil. On convient de se retrouver après le boulot pour boire un verre. Mon patron et ses associés, s'étant assis derrière nous, ont probablement entendu

ce que nous nous sommes dit. Je m'en fiche après tout. En partant, je parle un peu fort pour être sûre qu'ils entendent.

— Merci Philippe, à ce soir.

J'entends « touché mec » au moment où je pars mais je ne m'attarde pas sur ce que je viens d'entendre et n'essaie même pas de le déchiffrer. L'avoir vu m'a tout simplement déroutée. Je me sens perdue, triste, malheureuse. Pourquoi ne suis-je pas tombée amoureuse d'un type « normal » comme Philippe par exemple. Il est tellement adorable !

Mon patron, lui, est d'une humeur massacrant toute l'après-midi. Je l'envoie paître chaque fois qu'il essaie de passer ses nerfs sur moi. Il me reprend sur tout alors qu'il n'y a pas lieu d'être. Je finis même par lui signifier au moment où il vient vers moi pour la huitième fois de l'après-midi :

— Je vous ai déjà dit que je n'étais pas un chien Monsieur Lafont, j'ai du boulot. Trouvez-vous du travail, vous me stressiez pour rien.

Il hurle que c'est lui le patron.

Je ne l'écoute plus, je me lève, lui tourne le dos et m'engouffre dans l'ascenseur et descends au 1er étage. Je me dirige vers le bureau de Philippe et lui propose de prendre sa pause en même temps que moi, ce qu'il accepte avec joie. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, mais là, j'ai besoin de changer d'air. Nous décidons d'aller dans la salle de repos.

— Que se passe-t-il ? me demande-t-il, je te trouve remontée.

— En effet, tu as raison, mon patron est très désagréable et je dois t'avouer que ça me saoule.

— Depuis la mort de sa femme, il a beaucoup changé ajoute-t-il.

Ils ne font tous que le défendre, pas étonnant qu'il se croie dans son bon droit d'agir ainsi. Je réponds sèchement :

— Sa femme est morte il y a près de trois ans, il faut qu'il arrête de jouer les martyres. Je ne suis pas un punching ball.

— Eh doucement, je ne suis pas ton patron.

— Pardonne-moi, je me radoucie en poursuivant, s'il était comme toi c'est sûr je serais une veinarde.

— C'est vrai ? Tu le penses vraiment ?

Il rougit. Je trouve ça mignon.

Je me rends compte qu'il est presque 16h. Notre pause a été plus longue qu'elle ne l'aurait due, mais nous avons plaisir à passer du temps ensemble. Je ne connais pas cet homme depuis vingt-quatre heures mais il me plaît beaucoup, en toute amitié bien évidemment, j'aime discuter avec lui.

Je retourne à mon box très rapidement. Lola m'annonce que mon patron est dans la salle de conférence en ce moment et qu'il veut que je l'y retrouve. Je suis étonnée. Je reprends l'ascenseur, monte au 4^{ème} à nouveau mais au lieu de me diriger vers la cafétéria je prends sur la gauche, longe le couloir et arrive devant la salle de conférence. Je frappe, Xavier me fait un signe pour que je rentre. Puis, il appuie sur un bouton qui teint toutes les vitres de la salle, nous enfermant dans une bulle. Il met un doigt sur sa bouche afin que je ne parle pas et finit sa conversation en vidéo conférence sans plus me prêter attention. Son interlocuteur ne réagit pas, apparemment il savait que quelqu'un devait arriver.

— Mon cher Thomas, j'ai une affaire urgente à régler, je vous rappelle demain matin à la première heure pour vous faire part de ma décision.

Le Thomas en question qui ne me voit pas, comprend que quelqu'un est entré dans la salle et le remercie et la conversation se termine entre les deux hommes.

Xavier se tourne vers moi et m'observe un moment sans un mot. J'ai l'impression d'avoir été prise en faute et d'être une gamine qui va être punie par son père.

Il est tellement beau. Je pense qu'il m'en veut d'être en retard. Très professionnelle, je lui dis :

— Je vous prie de m'excuser, je rattraperai la demi-heure que je n'ai pas faite. Je partirai plus tard ce soir.

— Vous étiez avec Philippe ?

— Tout à fait. Mais cela ne vous concerne pas, je réponds irritée.

— Cet homme n'est pas pour toi, tu le sais très bien. Il ne pourra pas te faire vibrer. Il ne saurait pas.

Je ne relève pas qu'il est passé du vouvoiement au tutoiement. Mais surtout pour qui se prend-il ?

— Je m'en fiche qu'il me fasse vibrer, je veux juste un homme qui me respecte.

Son humeur change, il s'adoucit et il s'approche de moi.

Il me caresse et me sent vibrer.

— Es-tu vraiment sûre que maintenant que tu as goûté à ça avec moi tu pourrais t'en passer ?

Je ne réponds pas. Je suis tellement troublée par ce qu'il me fait ressentir. Il est horrible.

Il finit par me pousser brutalement vers l'immense table de conférence, je me retrouve presque allongée sur cette dernière. Il me relève la jupe, baisse mes collants et mon string - je ne porte plus de culotte depuis que je suis avec lui - et glisse ses doigts en moi un peu violemment, ce qui me surprend mais me plaît terriblement. Je n'ai pas envie qu'il s'arrête. Je mouille abondamment. Il ne dit rien que je sois persuadée que cela l'excite. Il sort sa queue et me pénètre. Elle est extrêmement dure. Ses mouvements sont puissants et profonds. Nous gémissons. Que c'est bon ! Il poursuit ses va-et-vient. Je ne le

vois pas dans ma position, il me domine entièrement et semble particulièrement apprécier de m'avoir à sa merci. Nous finissons par jouir. Je chavire dans un monde merveilleux, loin très loin de nos problèmes et de nos disputes habituelles. Je sens ses jets puissants en moi. Il semblerait que cet homme a été ébranlé par une jouissance fulgurante. J'affirmerai que cette partie de jambe en l'air dans ce lieu m'a, moi aussi, plus qu'émoustiller.

Il remet de l'ordre dans sa tenue et me dit :

— Tu devrais te rhabiller et retourner travailler, j'ai un nouvel appel à passer. Au fait, ne l'oublie pas que je suis le seul homme à te faire vibrer ainsi et bien que tu sois une menteuse effrontée, tu ne peux pas t'en passer. Une dernière chose, je te prierai de ne pas frapper la porte en sortant.

Je me rhabille, le regarde, je me sens terriblement honteuse de ce qu'il vient de me faire subir. Cet homme est abject ! Je ne sais quoi ajouter. Je quitte la pièce et en sortant je claque la porte, ce qui fait vibrer les vitres qui étaient en train de reprendre leur teinte habituelle.

Chapitre 9

Je retourne à mon bureau, et en partant à 17h30, je vais rejoindre Philippe au 1^{er}. Nous allons dans un bar à proximité du boulot. Un bar qui vient d'ouvrir, super sympa.

— Bonjour, que souhaitez-vous boire ?

— Je prendrai un coca, s'il vous plaît.

— Pour moi ce sera une bière s'il vous plaît.

Quand le serveur s'éloigne il me demande :

— Alors ça va mieux avec ton patron ?

— C'était plus calme, pourvu que ça dure, lui-dis-je avec un grand sourire.

— Tu es magnifique quand tu souris.

— Merci. On ne se connaît pas mais j'adore discuter avec toi.

— Je dois t'avouer que c'est réciproque.

Nous discutons une heure de plus, Philippe m'invite, je lui fais promettre que la prochaine fois je l'inviterai et nous quittons le bar. Nous échangeons nos numéros de téléphone et décidons de remanger ensemble très vite.

Dans le métro, un accident voyageur retarde mon trajet. Je déteste la RATP⁶. Nous restons bloqués dans la rame au moins une demi-heure. Quand je sors enfin à Brochant, ma station, j'entends mon téléphone sonner. C'est Xavier qui m'appelle. J'hésite à répondre. Mais je veux savoir ce qu'il veut.

⁶ Régie autonome des transports parisiens

— Tu es encore avec lui ? me dit-il en colère.

— Non, j'arrive chez moi et je ne comprends pas pourquoi tu es en colère. Je suis restée une demi-heure bloquée dans le métro à cause d'un accident.

— Je suis désolé d'être parti hier soir sans un mot. Je dois apprendre à refaire ma vie et je dois t'avouer que je ne l'avais jamais envisagé. Cela est particulièrement difficile pour moi. Et je suis un peu jaloux que tu t'intéresses à un autre homme, c'est pour ça que je t'ai traité comme ça tout à l'heure.

Je ne sais pas quoi dire. Il reprend :

— Ça ne me plaît pas que tu le vois.

— C'est quelqu'un que j'apprécie. Il ne m'intéresse pas tu l'as bien vu tout à l'heure lorsque tu m'as humiliée non ?

— Je voulais simplement te rappeler ce que c'était de faire l'amour avec moi ?

— Crois-tu que je puisse vraiment l'oublier ?

Il ne dit plus rien et lorsque j'arrive devant mon immeuble, je le vois qui m'attend.

Il me regarde. Mon cœur bat la chamade mais je continue à sourire comme si de rien n'était. Nous raccrochons.

Sa colère a disparu, cependant je n'aime pas qu'il veuille contrôler mes faits et gestes.

Il m'embrasse d'un baiser à la fois doux et sauvage. Il semble à nouveau excité.

— On va manger quelque chose ?

— Oui il y a un restaurant libanais qui fait de délicieux fallafels, ça te dit ?

— Pourquoi pas.

Nous marchons, il glisse sa main dans la mienne. Nous arrivons au restaurant. La devanture ne paie pas de mine, mais l'intérieur est très accueillant. Il y a une vitrine avec les repas et nous réfléchissons à ce que nous allons prendre.

— Je vous prendrai une assiette chawarma.

— Pour moi ce sera une assiette kefta, merci bien, dit Xavier.

Nous nous installons à une table dans un coin tranquille.

L'assiette de Xavier se compose de deux brochettes de viande d'agneau hachée, de persil, d'oignons, accompagnées de hommos et de taboulé, la mienne se compose d'un émincé de bœuf mariné et rôti à la broche, accompagné aussi de taboulé et de hommos. Xavier commande deux cocas et une bouteille d'eau.

Nous finissons par des katayefs qui sont des petites crêpes libanaises fourrées à la crème de lait, servies avec du sirop de sucre, des pétales de rose confite et de l'halawit el jebin, un fromage roulé garni de crème de lait, de sirop parfumé, d'éclats de pistaches et de pétales de rose confite. Nous avons apprécié nos plats et desserts. Xavier paie avant que je ne sorte ma carte bleue. Il ne me laisse jamais payer quand nous sortons ensemble.

— Tu es stagiaire, tu touches une misère je te rappelle, je le sais puisque c'est moi qui te paie. J'aime t'inviter, ne t'en fais pas. Je te promets de te laisser payer les places du prochain film qu'on ira voir au cinéma, ça te va ?

Je ne touche pas une misère, le cabinet me paie très bien même, mais je ne relève pas. Je me détends et acquiesce.

Nous marchons tranquillement pour rentrer encore main dans la main. En arrivant à hauteur de sa voiture, il ouvre le coffre et prend un sac. Il doit probablement y avoir des vêtements, son nécessaire de toilette, et une pochette avec son costume pour demain. Mon cœur bondit de joie. Il va donc passer la nuit avec moi. Je rougis et sens mon intimité redevenir moite.

Aurore est absente. J'ai envie de prendre une douche, et Xavier me propose de m'accompagner.

Comment refuser une proposition aussi indécente ?

Nous nous déshabillons rapidement et sous la douche Xavier se met à me caresser le dos. Il m'embrasse et je commence à frissonner. Je lui rends son baiser. Je le sens durcir sur mon ventre. Il me lève, me colle au mur et me caresse, puis il glisse deux doigts dans ma chatte. Quel bonheur ! Je suis au bord de l'extase. Il me lèche les pointes des seins avec douceur, il les titille, roule sa langue encore et encore. Il me tient les fesses d'une main et me caresse de l'autre. Ses bras sont fins mais fermes, et terriblement excitants par la force qui s'en dégage. Il sort ses doigts et me pénètre doucement de son membre. Nous ondulons tous les deux, pendant que l'eau ruisselle sur nos corps, j'en profite pour lui embrasser le lobe de l'oreille et le cou.

— Tu apprends vite ma chérie, me chuchote-t-il en gémissant.

— Je te l'avais dit, je rajoute amusée.

Me voilà reprenant mes baisers enflammés sur son cou, j'essaie de ne pas être trop passionnée, je ne veux pas marquer sa peau d'un suçon pendant que mes mains courent dans son dos et que je le griffe si fort qu'il doit y avoir la marque de mes ongles.

Nous finissons par jouir longtemps et intensément à l'unisson. Quel bonheur ! Je suis si heureuse et Xavier aussi en a l'air. Il semble ébranlé cependant. Il me regarde avec une telle intensité. Je me demande si tout va bien.

— Ça va ?

— Oh oui, merveilleusement bien. Merci, merci de me supporter.

— J'en suis ravie.

— Au fait, tu avais raison, m'avoue-t-il.

Je comprends qu'il a parlé avec son beau-frère, qui a dû lui confirmer ce que je pensais. Je n'ajoute rien.

Nous sortons de l'eau, Xavier est doux et attentionné envers moi, il prend ma serviette et m'essuie des pieds à la tête, il en profite pour m'embrasser un peu partout. Je finis par m'habiller et en m'observant dans le miroir, j'ai les lèvres gonflées par les baisers que nous avons échangés mais je constate que j'ai plusieurs suçons sur le cou. Je soupçonne Xavier de l'avoir fait exprès pour que Philippe le voie car il est difficile de cacher des suçons mais une écharpe devrait suffire à les dissimuler. Je ne m'étais pas rendue compte que ses baisers étaient si enflammés.

— Tu te rends compte que j'ai opté pour des baisers doux pour ne pas te gêner au boulot mais apparemment tu n'as pas eu les mêmes scrupules.

Il est évident que Philippe saura que j'ai quelqu'un dans ma vie la prochaine fois qu'il me verra.

Avec Xavier, nous avons décidé de garder notre relation pour nous. Il ne veut pas me partager avec les autres. Nous ne prendrons donc pas nos déjeuners ensemble. Je suis un peu triste mais je comprends qu'il ne souhaite pas parler de notre relation, du moins pour l'instant.

J'essaie d'éviter Philippe ce que j'arrive à faire les trois jours suivants. Je ramène un sandwich tous les jours et le mange à mon box prétextant avoir beaucoup de travail. Xavier se doute de la raison de mon choix même si je feins d'avoir trop de travail. Le matin nous nous séparons, lui prend sa voiture et moi les transports en commun afin d'être les plus discrets possible. Nous passons toutes nos soirées ensemble chez moi. Le mardi, dans la journée, mes règles sont arrivées comme je l'avais prévu. J'ai donc commencé ma pilule micro-

progestative ce soir-là. D'après mes calculs, vendredi matin au plus tard mes règles finiront et ma pilule, étant active au bout de quarante-huit heures, sera efficace pour la reprise de nos rapports sexuels avec Xavier. Il est adorable, il s'endort tous les soirs en me tenant dans ses bras et n'essaie pas de me toucher. Il ne veut pas que je m'occupe de lui, trouvant que c'est égoïste qu'il n'y ait que lui qui prenne du plaisir. Nous en profitons pour discuter et en apprendre plus l'un sur l'autre. Jeudi soir il me parle de son enfance.

— Quand j'étais petit avec mon frère, nous adorions aller chez nos grands-parents en Touraine. Ils nous faisaient visiter les châteaux et adoraient nous raconter des histoires le soir. Nos parents étaient trop occupés. Avec Nat on se disait qu'on essaierait de ne pas être des parents comme les nôtres. Il n'y avait que le boulot qui comptait.

— On ne construit pas une fortune sans casser des œufs. Mes parents ont toujours profité de nous, et on avait la chance d'avoir maman pendant les vacances. On partait régulièrement en Guyane chez mamie mais pendant le deuxième mois maman nous trouvait plein d'activités pour nous occuper. C'est comme ça que j'ai adoré la natation. On avait la chance d'avoir la mer à proximité. On allait nager et pique-niquer à la mer régulièrement. Si un jour j'ai des enfants, ils seront ma priorité.

— En ce qui me concerne, la question ne se pose pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'en veux pas.

— Ah bon ?

— Oui.

Puis, il se lève et va se chercher à boire dans la cuisine. Je le regarde s'éloigner de moi qui suis assise sur le canapé dans le salon. J'ai compris que cela mettait fin à la conversation

concernant son éventuelle paternité. Nous décidons d'aller nous coucher. Ce soir-là, chacun se couche d'un côté du lit.

Aurore étant rarement présente, je me vois contrainte de lui parler par texto pour avoir des nouvelles. Elle me manque mais je suis si heureuse de passer mes soirées avec Xavier, même si ce soir, je suis triste de sa réaction, je comprends qu'elle en fasse autant avec Paul.

Ce matin, nous nous quittons comme si de rien était après une douche et un baiser d'au revoir devant mon immeuble. C'est le dernier jour de travail de la semaine, je m'installe à mon bureau quand je reçois un SMS d'Aurore. Xavier plaide toute la matinée et ne reviendra qu'en milieu d'après-midi mais j'en profite pour bien avancer dans les dossiers en cours et à venir.

— *Ça vous dit un restaurant à 4 puis qu'on aille danser quelque part ?*

— *Pourquoi pas je te tiens au courant.*

J'envoie un SMS à Xavier :

— *Ça te dit qu'on aille manger quelque chose puis qu'on aille danser quelque part avec Aurore et Paul ? Ne te sens pas obligé mais j'adorerai qu'on le fasse.*

— *Je n'ai donc pas le choix si je veux passer la soirée avec toi « smiley avec un cœur » À ce soir ma chérie.*

Je réponds à Aurore que nous acceptons son offre et nous convenons de nous retrouver à 20h à la maison.

À 11h, je reçois un SMS de Philippe qui me propose de manger ensemble ce midi. Le suçon ne se voit presque plus : un peu de fond de teint et ça devrait aller. J'accepte avec plaisir, nous ne nous sommes pas parlé depuis lundi.

Je ne juge pas nécessaire de prévenir Xavier, vu qu'il est occupé et absent ce matin.

À midi, je rejoins Philippe qui veut m'inviter mais comme j'insiste pour payer il me laisse faire.

— Tu m'as payé à boire lundi, ça me fait plaisir.

— Je gagne plus que toi cela ne me dérange pas.

Mais qu'est-ce qu'ils ont avec ça : ce n'est pas parce que je suis stagiaire que je suis une crève la faim ! Ça me vexé mais je ne dis rien.

Nous prenons un peu de charcuterie, de la paella et des tartes au chocolat dans nos plateaux.

Nous rigolons quand je le sens se figer. Je me retourne et suis son regard : j'aperçois Xavier qui nous regarde en colère.

Il fait demi-tour et quitte la cafétéria. Je me sens obligée de le suivre, laissant Philippe en plan. Je le rattrape dans l'ascenseur. J'essaie de le prendre dans mes bras mais il me les attrape et les repousse.

— Qu'est ce qui te prend ? Tu me fais mal.

— J'en suis fort désolé. Tu devrais rejoindre Philippe. Il t'attend.

— Pourquoi es-tu en colère ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu déjeunais avec lui ?

— Tu ne réponds pas à ma question mais si tu veux tout savoir, il m'a proposé de déjeuner ensemble, tu étais absent et je me suis dit que je t'en parlerais ce soir. Tu avais bien autre chose à penser que de te poser des questions sur une relation amicale. Nous sommes amis, je l'apprécie et c'est réciproque. Tu n'as rien à craindre. Tu es encore plus jaloux que je le pensais ?

— Non ce n'est pas de la jalousie, mais je n'aime pas qu'on me prenne pour un con.

— Tu exagères, tu ne veux pas que le personnel du cabinet sache que l'on sort ensemble mais tu me fais des crises devant

tout le monde. Tu veux qu'on aille lui dire qu'on est ensemble ?

L'ascenseur s'arrête au rez-de-chaussée et il en sort toujours aussi furieux. Il y a beaucoup de monde. Je le suis mais ne dis rien, dans l'espoir qu'il me parle. Il en profite pour s'en aller sans se retourner.

Je m'en veux mais je lui en veux aussi en même temps. Je trouve son attitude grossière.

Je vais aux toilettes me rafraîchir et remonte rejoindre Philippe à la cafétéria.

— Que se passe-t-il avec Monsieur Lafont ?

— Rien, je lui mens, je ne peux pas lui dire la vérité après tout. J'ai oublié de lui préparer un dossier dont il avait besoin.

— Tu n'es pas à sa gouverne, il n'a pas à te regarder comme ça. Tu n'aurais pas dû le suivre.

— Je voulais savoir pourquoi il m'en voulait. Ça lui passera.

Nous poursuivons notre repas. Je suis un peu inquiète mais je fais en sorte de ne pas le montrer à Philippe qui ne me pose plus de questions sur Xavier. Nous nous quittons après nous être promis que la prochaine fois, je l'inviterai. Je reprends le travail, la boule au ventre. Je ne sais pas si finalement Xavier reviendra au bureau cette après-midi. Michel est en visite extérieure, avec un nouveau client. Je suis seule au bureau avec Lola qui s'en va à 17h. Xavier ne m'a pas donné de nouvelles. Vers 17h30, je suis plongée dans mon travail quand il revient. Il me regarde en fronçant les sourcils et fonce dans son bureau sans un mot. Je l'y rejoins.

— Je suis désolée. Tu as raison, j'aurais dû t'envoyer un SMS pour te dire que j'allais déjeuner avec Philippe. C'est quelqu'un avec qui je m'entends bien. J'ai plaisir à discuter avec lui.

— J'ai remarqué qu'il te faisait rire en effet, alors que moi je te fais pleurer.



Lise
MARCY
Romancière érotique